

le persil

Journal inédit, *Le Persil* est à la fois parole et silence. Ce numéro triple contient des textes de quinze auteurs de Suisse, de Belgique et du Québec, invités à écrire autour de la notion d'abri. Il a été réalisé par Anne-Sophie Subilia et Guy Chevalley et coûte :

15 CHF ou 15 Euros



à l'abri,
mais
dehors

Recueil collectif

à l'abri, mais dehors

Recueil collectif

Les coordinateurs de ce numéro du *Persil* m'ont demandé de «livrer un commentaire sous la forme de [mon] choix» sur le corpus de textes qu'ils ont réunis. J'accepte volontiers leur invitation, par amitié pour cette revue suisse dont Marius Daniel Popescu me fait envoyer les grandes feuilles blanches depuis des années, et parce que «l'inspiration première» du numéro était «d'explorer le champ de la géopoétique».

Étant donné que les coordinateurs, Anne-Sophie Subilia et Guy Chevalley, ont eux-mêmes écrit un texte «En guise de commentaire», étant donné, comme ils l'ont précisé dans leur lettre d'invitation, que le corpus de textes qu'ils présentent constitue une approche de la géopoétique, et même une approximation («Il prend probablement certaines libertés mais sans attenter, espérons-le, à son esprit»), je ne ferai pas de commentaire textuel, ni individuellement, ni globalement. La forme que j'ai choisie pour ma contribution est celle d'une préface, que l'on voudra bien prendre surtout comme une salutation amicale.

Il ne peut être question non plus de faire une présentation générale de la géopoétique, encore moins d'en fournir une petite définition commode. Concernant la géopoétique, il existe déjà une littérature (théorique et pratique) abondante. On en trouvera un aperçu dans la note qui m'est consacrée dans la présentation des auteurs aux pages suivantes.

Je vais écrire au plus près possible du thème du recueil: «À l'abri, mais dehors».

L'autre jour, à Paris, dans le cadre d'une rencontre «Comment Terre» sous l'égide de la Maison des Écrivains et dont le lieu était la Maison des Cultures du Monde, j'ai eu l'occasion d'évoquer ma première, et fondamentale, expérience du Dehors.

Cela se passait sur la côte ouest de l'Écosse.

Concernant la géographie, j'ai derrière moi de longues années d'études dans ce domaine, où l'on retrouve des noms tels que Strabon, Humboldt, Reclus, tous auteurs dont j'ai depuis longtemps dans ma bibliothèque atlantique les œuvres complètes. A propos de l'Écosse en particulier, je suis tombé il y a bien des années, chez un bouquiniste de Paris, sur une petite brochure composée par un géologue français, Marcel Bertrand, *Les Montagnes de l'Écosse*, dont je cite ces phrases: «L'Écosse est un des pays où l'on retrouve les traces les mieux marquées des grands mouvements de l'écorce terrestre [...]. La chaîne calédonienne est une des plus anciennes, sinon la plus ancienne que nous puissions reconstituer [...]. Tous ceux qui s'intéressent à la formation de la terre, à la géomorphologie, devraient faire un pèlerinage en Écosse.»

Je n'avais pas besoin de faire ce pèlerinage, j'étais sur place. J'ai fait beaucoup de «pèlerinages» depuis (nord, sud, est et ouest), mais ma première expérience était fondamentale, et fondatrice. Sans une telle expérience fondamentale, on peut faire de la poésie, y compris de l'écopoésie, de la «littérature de voyage», de l'«écriture de la terre» (*nature-writing*), sans jamais savourer le sel de l'essentiel, sans entrer dans le grand champ de la géopoétique.

A treize ans, j'avais devant et autour de moi un rivage, une forêt, des landes, un massif montagneux, et au large, tout un archipel d'îles, dont celle d'Aran, où le «père de la géologie», James Hutton, après de longs examens des roches, élabora sa théorie de la non-conformité.

Le rivage, c'est le rythme des marées, c'est un estran où l'ordonnement des pierres change sans cesse, c'est une nuée d'oiseaux blancs.

La forêt, c'est une obscurité et un bruissement, et la rencontre avec les animaux de la nuit.

La lande, c'est le vide et le silence.

La montagne, c'est la vision des hauteurs, et la contemplation d'une totalité.

Dans tous ces endroits, j'avais mes lieux favoris.

Sur le rivage, tel groupe de roches.

Dans la forêt, un bosquet de bouleaux, une héronnière.

Sur la lande, un sorbier solitaire.

Dans la montagne, une certaine crête.

Ces lieux n'étaient pas pour moi des «abris», mais des points de l'espace propices à une méditation intense.

Dans tous ces contextes, grâce à des heures d'immobilité ou à d'autres de mouvement, je me sentais de plus en plus «hors de moi». Et je savais déjà, à l'âge de quatorze ans, que je n'avais pas de langage pour cette expérience.

Depuis lors, toute mon existence, tout mon travail de pensée et d'écriture ont été d'élaborer un langage capable d'exprimer toute la densité de cette expérience fondamentale, de la développer au maximum, d'élaborer une culture humaine qui soit à la hauteur de l'esprit espacé, et qui corresponde à la complexité de l'univers. En un mot: jeter les bases d'un monde ouvert.

C'est tout le propos de la géopoétique.

Kenneth White
L'Atelier atlantique
Côte nord de la Bretagne
5 décembre 2015

Ce qu'on sent et ce qu'on sait

En guise de commentaire

Nous avons élu l'abri comme thème pour inciter les auteurs à regarder en arrière, à revenir à un lieu qui avait eu de l'importance dans leur parcours, afin d'en exprimer le sens, aussi délicat que soit l'exercice. Car l'évocation rétrospective d'un abri induit forcément un décalage, une remise en perspective de l'expérience passée. Ce décalage, nous le pressentions, mais nous avons été frappés de le découvrir aussi fort, aussi multiple, dans les textes des auteurs que nous avions sollicités pour ce recueil.

C'est pour souligner ce décalage que nous avons placé le texte d'Alexandre Chollier en ouverture du volume. Il nous rappelle avec grâce qu'on ne peut plus être la même personne que celle qui s'est abritée. «Pas d'abri qui ne vaille plus d'un moment à la fois.» L'abri est donc un lieu perdu d'avance, parce que ce qui le caractérise, a posteriori, ce sont les conditions qui auront poussé l'individu à s'y réfugier – les éléments, le hasard ou le voyage, autant que les dispositions du cœur – et qui ne pourront jamais être recréées. Le lieu compte donc souvent moins que la modalité d'être qui s'y joue, sauf s'il s'y rattache une dimension affective.

Dans cette cristallisation d'un moi, la sincérité des auteurs était absolument nécessaire. Dire le lieu par l'écriture ne suffit pas; il faut expliquer en quoi il a compté et, chemin faisant, se révéler aux autres. (Dire pourquoi, c'est dire qui.) De l'histoire familiale à l'amour éphémère, en passant par les peurs et les aspirations intimes, les auteurs ont livré une part de leur histoire. Et cependant, l'expérience reste hautement personnelle: il est étonnant de lire que l'être aimé, celui dont la présence est constante et chérie dans la vie quotidienne, se trouve presque toujours décrit comme une silhouette, une ombre, tout juste tutoyée.

Faisant suite à l'expérience de l'abri se manifeste le souci de ne pas oublier, très justement décrit dans cette adresse de Myriam Marcil-Bergeron à son frère, et pour cela placé en clôture du recueil, comme un appel à témoin – et quel meilleur témoin que celui qui a grandi dans votre sillage? Face au risque de l'effacement du souvenir, l'écriture vient jouer un rôle de sauvegarde: l'éphémère trouve une éternité et l'individualité se découvre universelle, peut-être.

C'est d'ailleurs l'une des constantes qui se dégage à la lecture du recueil. L'abri convoque souvent l'enfance, comme si l'auteur livrait une partie de cache-cache à son passé, qui l'a évidemment modelé, comme si l'adulte, lui, était trop exposé à la raison, dépossédé de la capacité d'émerveillement nécessaire, comme si le besoin de s'abriter – qui signifie bien que l'individu se sent en danger – devait puiser principalement aux racines de l'existence, dans la candeur et l'inexpérience de la jeunesse. Les grandes personnes, elles, doivent prévoir, savoir, analyser.

Autre constante observable: l'érudition. Dans l'approche géopoétique, la littérature convoque sans détour ses références, jusque dans les textes de création. Elles sont partie prenante du vagabondage du corps et de l'esprit, parce qu'elles établissent des connexions, révèlent des affinités, déterminent des choix, qui forment autant de sauts de puce pour l'imagination. Certains auteurs ne se privent pas de citer ceux qui ont pu les précéder: écrivains-voyageurs, chercheurs, essayistes, poètes... Mais leur érudition n'est pas une forme d'élitisme; elle sert de porte d'entrée à des expériences sensibles, physiques et affectives, à la base d'une

réflexion sur leur propre rapport au monde et à l'espace. Et on se prend, en les lisant, à songer soi-même, outre à ses propres expériences, à d'autres plumes (Apollinaire, Bouvier, Jaccottet, Pascal, Ponge, Whitman... des références ma foi très masculines), à d'autres textes, parfois cités, qui forment ces filiations sous-jacentes venues enrichir l'expérience de l'auteur et, plus tard, celle du lecteur. C'est un engrenage, un appel du pied.

Enfin, notons que si les auteurs s'abritent d'une infinité de choses (déracinement culturel, conditions météorologiques, ville pulsante et multitude, danger réel, altérité, désamour, solitude...), dans des situations extrêmement variées, qui vont du hasard au voyage planifié, du quotidien à l'exceptionnel, leur écriture se traduit sous différents formats pour exprimer les effets de l'abri sur l'individu, eux aussi divers. Chaque voix résonne donc à sa façon, certes, mais sans jamais se départir d'une exigence de précision qui vise à décrire l'expérience au plus juste. Rien n'est laissé au hasard. Les mots sont pesés; les auteurs, exposés. C'est un autre point commun qui relie, outre Atlantique, les auteurs de notre panel.

De la connaissance exploratoire d'un lieu aux références littéraires, en passant par l'expression d'un ressenti, les auteurs ont tenté de trouver un équilibre, entre ce *qu'on sait* et ce *qu'on sent*. C'est ce qui nous aura frappés à la lecture finale des textes. Ce mélange illustre bien les pratiques du champ dans lequel ce recueil a voulu s'inscrire: la géopoétique. Développée et théorisée par Kenneth White dès les années 1980, la géopoétique explore – en le questionnant – le rapport de l'individu à la terre et à l'espace qui l'environne, rapport entrevu comme sensible, physique et intelligent. La géopoétique se conçoit comme un champ dynamique à la convergence des sciences, de la philosophie et des arts, où s'interpénètrent l'expérience sensible, la recherche et la création. (Voir Kennrth White, *Le Plateau de l'Albatros*, 1994.)

Les auteurs ont été laissés libres de s'emparer de la notion d'abri, que nous avons retenue précisément parce qu'elle met en jeu ce rapport de l'individu à son environnement et à son ressenti. Tous n'étaient pas familiers de la géopoétique. Si plusieurs sont membres de La Traversée – Atelier québécois de géopoétique, si d'autres (ou les mêmes) sont chercheurs en littérature, certains se sont laissés porter par ce champ inconnu, qui s'irrigue à la source de la poésie, des sciences et de la philosophie, mais qui revendique l'expérience vivante avant la stricte théorie. Bien sûr, en tant que coordinateurs, nos choix n'étaient pas innocents: nous avons approché des auteurs aux écritures diverses, que nous sentions ou savions avoir des affinités avec la géopoétique, par espoir d'un résultat pluriel mais harmonieux. C'est l'envie de diffuser cette manière d'appréhender le monde qui a motivé la constitution de ce recueil.

Guy Chevalley & Anne-Sophie Subilia

les auteurs

Auteur, intellectuel nomade, fondateur de la géopoétique, **Kenneth WHITE** a étudié à Glasgow, Munich et Paris (thèse d'État française sur *Le nomadisme intellectuel*). De 1970 à 1983, il dirige un séminaire «Orient-Occident» à Paris-VII. De 1983 à 1996, il occupe la chaire de Poétique du XX^e siècle à Paris-IV. En 1989, il fonde l'Institut international de géopoétique. Son œuvre importante (essais, prose narrative, poésie) a reçu des prix prestigieux, entre autres le prix Médicis étranger pour *La Route bleue*, le prix Roger-Caillois, le prix Edouard-Glissant et le grand prix du Rayonnement français de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre. Parmi ses dernières publications, notons trois essais : *Panorama géopoétique* (Editions de *La Revue des Ressources*, 2014), *Le Gang du Kosmos, poétique et politique en Amérique* (Wildproject, 2015) et *Au large de l'Histoire, éléments d'un espace-temps à venir* (Le Mot et le Reste, 2015).

Géographe et enseignant, **Alexandre CHOLLIER** a soutenu à l'automne 2008 une thèse sur la géographie erratique du cairn, l'artefact en pierre sèche dont les usages traversent les cultures et les sociétés. Ses recherches actuelles le conduisent à repenser les notions de «monde ouvert» et de «géographicité». Grâce à son parcours, notamment en géopoétique, il a ouvert une collaboration avec les éditions Héros-Limite, où il dirige la collection «géographie(s)», qui s'articule actuellement autour de l'œuvre des frères Reclus. Il participe au projet «Écrire le monde autrement».

>>> pp. 6-7

Daniel DE ROULET, né à Genève en 1944, a gagné sa vie comme ingénieur. Depuis vingt ans, il se consacre à un cycle romanesque qui retrace l'épopée du nucléaire d'Hiroshima à Fukushima, du triomphe de la science à la mise en cause de sa démesure. Ce cycle romanesque a fait l'objet d'un essai de déconstruction/reconstruction à travers des outils numériques. Daniel de Roulet est par ailleurs l'auteur d'essais critiques, dont *Tu n'as rien vu à Fukushima* et *Écrire la mondialité*.

>>> pp. 8-11

Née à Lausanne en 1982, **Anne-Sophie SUBILIA** est diplômée en lettres de l'Université de Genève et en création littéraire de la HEAB. Elle est membre de La Traversée - Atelier québécois de géopoétique, ainsi que du collectif AJAR et du centre artistique C-FAL. Lauréate du prix ADEL-F-AMOPA 2014 pour *Jours d'agnumes* (L'Aire, 2013), elle est au bénéfice de la bourse culturelle Leenaards 2015. Son deuxième roman paraîtra au printemps prochain aux éditions Zoé, ainsi que *Qui-vive*, une fiction courte (Paulette éditrice).

>>> pp. 12-13

Le cheminement de **Rolf DOPPENBERG** est empreint d'une forme de «nomadisme sédentarisant»: outre de nombreux voyages, il a habité en Allemagne et en Grèce, plongeant dans leurs langues et littératures respectives. Ainsi sont nés des écrits liés aux lieux habités, entre autres *Le songe du fleuve* (Le Miel de l'Ours, Genève) pour l'Allemagne, *Garrigue urbaine*, *Εκεί θα φυτέγω το Δέντρο*, 12*2*2 pour la Grèce ou, pour la région lémanique, *Uriance*. Il participe à de nombreux festivals de poésie, dont ceux de Namur et Genève en 2014, et a été écrivain en résidence à la Maison de la Poésie d'Amay.

>>> pp. 14-18

Benoît BORDELEAU vit et travaille à Montréal. En 2012, il a publié un premier récit intitulé *Au détour de l'habitude* à La Traversée - Atelier québécois de géopoétique. On peut suivre ses projets individuels et collectifs par le biais de son blogue, Hoche'l'élague (bbordeleau.wordpress.com). Il rédige présentement une thèse de doctorat en études littéraires à l'Université du Québec à Montréal, dans la double perspective d'une réflexion sur la flânerie comme processus créateur, l'imaginaire et la quotidienneté, par le biais de l'étude d'un corpus portant sur le quartier Hochelaga.

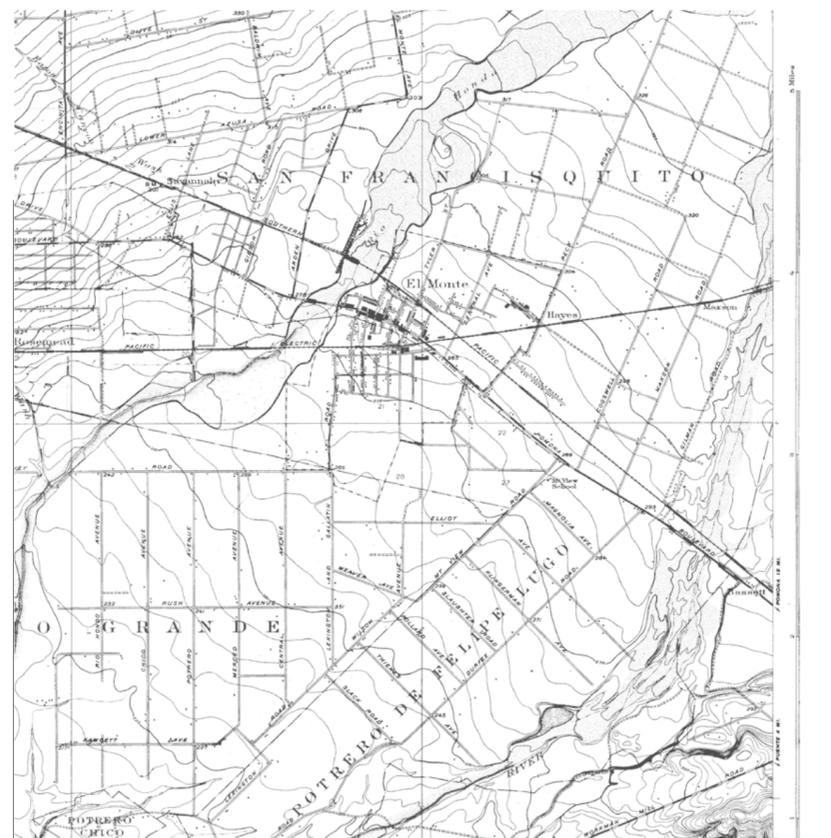
>>> pp. 20-21

Roxanne LAJOIE enseigne la littérature au collège Lionel-Groulx de Sainte-Thérèse, sur la rive nord de Montréal, au Québec. Ces dernières années, elle s'est particulièrement intéressée au thème de l'altérité dans la littérature arabe et la littérature noire américaine. Son penchant pour l'ailleurs se traduit aussi par la pratique du haïku. En 2014, son premier recueil, *À chaque pas la poussière*, paraît aux éditions Tire-Veille. Depuis dix ans, elle est membre de La Traversée - Atelier québécois de géopoétique et publie régulièrement dans les carnets de navigation de ce groupement.

>>> pp. 22-27

Enseignant-chercheur au F.N.R.S., **Jérémy LAMBERT** réalise une thèse à l'Université de Louvain sur l'actualisation des récits mythiques dans la littérature contemporaine. Ses recherches portent également sur le questionnement identitaire, le lien à la mémoire et les relations entre la littérature et la peinture (*Peinture et bibelot*, Honoré Champion, 2012). Son premier recueil poétique, *En un jour d'ascension flamboyant*, paraîtra dans le courant de l'année 2015. Membre de l'Association Charles Plisnier, il est également membre du comité d'administration des Midis de la Poésie de Bruxelles.

>>> pp. 28-29



Jérôme MEIZOZ, écrivain et sociologue, enseigne la littérature française à l'Université de Lausanne. Parmi ses ouvrages littéraires : *Les Désespérés* (Zoé, 2005), *Terrains vagues* (L'Aire, 2007), *Père et passe* (Éditions d'en bas, 2008), *Fantômes* (Éditions d'en bas, 2010), *Séismes* (Zoé, 2013), *Pénurie avec Zivo* (Art & Fiction, 2013), *Temps mort*, préface d'Annie Ernaux (Éditions en bas, 2014) et *Haut Val des loups* (Zoé, 2015). Ses ouvrages critiques ont porté sur C.F. Ramuz, J.J. Rousseau, C.-A. Cingria, ainsi que sur la figure de l'auteur dans l'espace public.

>>> pp. 19 et 30

Née en 1982 à Genève, de père suisse et de mère anglo-roumaine, **Pierre POGET** a intégré l'Institut littéraire suisse après un parcours pluridisciplinaire. En 2012, sa participation au Prix de la Société genevoise des Écrivains lui permet de publier son premier recueil de poèmes (*C'était le mois de taille*, Éditions des Sables), qui entraîne sa sélection au projet Parrains & Poulains, en tandem avec Sylviane Dupuis, au Salon du livre de Genève 2014. Un second recueil de poèmes a paru en 2015 chez Samizdat, *Ils étaient six ou sept, nés d'octobre*.

>>> pp. 32-33

André CARPENTIER a publié quatre romans, dont *Dylan et moi*, en 2012, quatre recueils de nouvelles, un journal d'écrivain, un récit de voyage au Tibet (*Mendiant de l'infini*, Éditions du Boréal, 2002), ainsi que deux récits fragmentés résultant d'années de flâneries, l'un en ruelles montréalaises, *Ruelles, jours ouvrables* (2005), l'autre dans les cafés, *Extraits de cafés* (2010). Il flâne actuellement dans les parcs. André Carpentier a enseigné à l'Université du Québec à Montréal, dans le secteur «création» du Département d'études littéraires. Il est cofondateur et chercheur principal de La Traversée - Atelier québécois de géopoétique.

>>> pp. 34-37

Sylvain THÉVOZ est né à Toronto en 1974. Il a étudié à Montréal et Bruxelles, est anthropologue et vit à Genève, où il travaille dans l'action communautaire. Son premier recueil de poésie, *Vivre large course court*, a été publié aux Miel de l'Ours en février 2008. *La Revue de Belles-Lettres* a publié en janvier 2009 six de ses poèmes ainsi que «Deleuze RIP» à l'automne 2010. Il poursuit une collaboration intense avec le poète et éditeur Patrice Duret, dont sont issus *Courrois arrobasse frontières* (2009), *Les sanglots du sanglier* (2012),

Poète sacré boulot (2013) et le court métrage *Poésie pour les bêtes*, réalisé au zoo de Servion par Jacques Zürcher (Panoramix Productions). Il publie en 2014 *De mort vive* aux Éditions des Sables et *Le pamphlet Suisse, Phallus, Démocratie molle* chez Hélice Hélas éditeur.

>>> pp. 38-39

Née en 1985 à Genève, **Aude SEIGNE** est l'auteure de *Chroniques de l'Occident nomade* (2011), pour lequel elle a reçu le Prix Nicolas-Bouvier au festival Étonnants Voyageurs de Saint-Malo. En 2012, elle est lauréate d'une des bourses culturelles de la Fondation Leenaards pour son projet *Les Neiges de Damas*, paru en janvier 2015 aux Éditions Zoé. Elle collabore régulièrement à des ouvrages collectifs, journaux ou autres projets littéraires - *Du cœur à l'ouvrage* (L'Aire), *Le Dos de la cuiller* (Paulette) - ou encore à la revue *La Couleur des jours*.

>>> pp. 40-41

Né à Genève en 1985, **Guy CHEVALLEY** a été lauréat de plusieurs prix d'écriture de nouvelles, dont le Prix du Jeune Écrivain de langue française en 2009 (*L'Enfant sur la falaise*, Buchet/Chastel, 2010). Après avoir collaboré à différentes publications et travaillé comme assistant éditorial pour les éditions La Joie de lire, il entame une activité d'indépendant dans le domaine de la rédaction, tout en collaborant à différents projets d'écriture, de théâtre et d'édition avec le collectif AJAR, la Compagnie Arquidam et Paulette éditrice. Son premier roman, *Cellulose*, a paru en 2015 chez Olivier Morattel.

>>> pp. 42-43

Guy POITRY est né à Genève en 1956. Depuis 1981, il enseigne à l'Université de cette ville, où il a obtenu successivement une licence, puis un doctorat ès lettres. Il est l'auteur d'un essai critique sur l'écrivain Michel Leiris (*Michel Leiris, dualisme et totalité*, Presses universitaires du Mirail, 1995), de différents articles sur la littérature française du XVIII^e au XX^e siècle, d'une *Méthodologie de la dissertation* (Lausanne, Réalités sociales, 2012), ainsi que de romans et récits : *Jorge* (Metropolis, 1996), *Chutes* (Metropolis, 1998), *Comme un autre* (La Joie de lire, 2006), *Dessalines* (Éditions d'en bas/Mémoire d'encrier, 2007), *Mariage et autres fictions* (Éditions d'en bas, 2010).

>>> pp. 44-45

Myriam MARCIL-BERGERON poursuit des recherches sur l'imaginaire scientifique et les récits d'exploration sous-marine par un doctorat en études littéraires à l'Université du Québec à Montréal, sous la direction de Jean-François Chassay et de Lucie Desjardins. Son mémoire de maîtrise, dirigé par Rachel Bouvet, proposait une lecture géopoétique de *La Longue Route de Bernard Moitessier* et des *Écrits sur le sable* d'Isabelle Eberhardt. Elle a été assistante de recherche à La Traversée - Atelier québécois de géopoétique, d'octobre 2010 à mai 2013, et en assure la coordination depuis juin 2013.

>>> pp. 46-47

Alexandre Chollier

Nul autre abri en vue

J'ai beau chercher dans mes souvenirs les plus exsangues, lointains ou non, je ne trouve aucun lieu à l'écart d'un autre dans lequel je me serais senti à l'abri plus d'un instant à la fois. Les grands arbres à l'écorce noueuse et rugueuse, contre lesquels nous collions nos paumes d'enfants à la première occasion pour y imprimer des messages sylvestres; les bords de la rivière, à l'étiage si finement en accord avec le temps, dont les plus infimes variations nous échappaient, variations heureusement connues de ces truites fario – ventre jaune-or parsemé de « billes » multicolores – que nous poursuivions le plus souvent sans guère de chance d'attraper plus que l'ombre fugitive; les grands champs de blé qui nous donnaient l'occasion d'une maraude bienvenue, d'un glanage des premiers âges et des temps derniers; ceux de maïs dont le couvert immense nous ouvrait la distance infinie d'un lointain offert au premier pas, invisible et pourtant là; les cercles de sorcière, ceux dont mon père espérait la rencontre à chaque sortie dans les chênaies des Bois de la Versoix et aux yeux duquel les abords du sentier regorgeaient de signes innombrables: tous ces lieux de mon enfance demeurent, envers et contre tout, inscrits dans le vaste monde. La carte que je serre aujourd'hui contre moi, rempart contre ma désorientation présente, ne change rien à l'affaire. Mes accroches habituelles – les premiers contreforts du Jura, le bastion des Alpes bleues, les lignes suivies à travers champs, au-dessus des bosquets et des haies, le long des voies, parfois dans les pas d'une silhouette connue –, tout ce qui est censé m'inscrire dans cette constellation de lieux intimes se défait, comme se défont, à l'orée de ce monde, mes souvenirs.

Peu importe qu'alors j'aie eu ou non conscience des frontières qui bornent en apparence un lieu et son en-dehors, mais aussi de leur effacement irrémédiable pour peu qu'on s'attache à en saisir la nature. Les lieux que je pratiquais étaient dotés, non, doués d'une qualité proprement négative. Ils n'étaient pas car déjà ils n'étaient plus. Aucun ne s'inscrivait dans la durée, pas un ne souscrivait à une géographie établie. La labilité était dans leur nature. Il fallait, pour les retrouver, se retourner. Se retourner, sans y retourner. Les offrir, main tendue, à la distance qui fondait notre relation. Le souvenir en était vivace mais le rappel impossible. La connaissance des chemins, la sensation des parcours suivis et reconnus n'y changeaient goutte. Pas d'abri qui ne vaille plus d'un moment à la fois.

Aujourd'hui le tournis me prend quand je pense à cette ronde des lieux échappant à toute mesure, mais l'affaire était alors bien plus simple car, le plus naturellement du monde, le lieu qui n'était plus (celui que j'avais connu) n'en était pas moins un. Nouveau bien sûr, changeant sans cesse, mais capable lui aussi de m'accueillir, de faire abri.

Je pense souvent à ces abris d'enfance, discernables à travers le temps mais impénétrables à l'adulte devenu, et je me demande si ces lieux ne détiennent pas plus qu'ils n'en donnent à voir. Ces lieux à jamais neufs, comme le sou dans la poche du gamin. Ces lieux où la perception et la sensation de l'abri m'étaient retirées à peine les avais-je reçues, sans me laisser pour autant désorienté, me semblent détenir aujourd'hui encore une force à nulle autre pareille. Sorte de leçon à laquelle le géographe patenté voudrait échapper mais dont la première parole énoncée suffit à l'arrêter net dans son élan pour le questionner.

Le géographe est en vérité venu bien plus tard. Et celui-ci a d'abord tout oublié. Ou plutôt il a tenu à distance les coordonnées sensibles du monde de l'enfance, dès lors presque perdu de vue. Le géographe s'appliquait à écouter ses pairs, à apprendre d'eux et pour cela il fallait commencer par désapprendre le savoir inscrit en lui. Mais chemin faisant, la leçon, forcément, a été oubliée et le souvenir, ou autant dire la mémoire des gestes et des sensations, est revenu. Avec lui, la géographie des abris.

Oui, un abri ne tient jamais plus d'un instant à la fois, jamais plus d'un moment après l'autre. Cela ne fait aucun doute. À coup sûr, le monde frappera à sa porte pour le saluer mais aussi pour le moquer, le ridiculiser. Mais à vrai dire j'aime ce côté « ridicule » de l'abri. J'aime sa fragilité et je me demande même si ce n'est pas celle-ci qui lui donne toute sa valeur. Trouveriez-vous un abri véritable, à la robustesse certifiée, validée par un expert ès abri, je ne suis pas sûr que vous le choisiriez. Trop de chances d'être déçu, de voir fondre sur celui-ci menaces imprévues ou dangers écartés un peu trop précipitamment. Trop dangereux aussi, de s'imaginer reclus, coupé du monde alors qu'en vérité rien n'est plus faux, rien n'est moins géographique que cette pensée qui fait mur.

Et puis, je ne suis pas sûr qu'un abri puisse s'échanger ainsi sur un marché. Mon abri n'est pas ton abri. Tout d'abord

parce qu'il a cette propriété de ne pas avoir de propriétaire. Commun, l'abri l'est tant par son allure que par sa nature. Si je peux t'accueillir, laisser la porte ouverte, c'est d'abord parce que l'abri m'a accueilli. Toi comme moi ne pouvons espérer accueillir l'autre sans l'avoir été nous-mêmes avant cela par un lieu qui, déjà, n'est plus. Oui, sans même que nous nous en rendions compte, l'abri est devenu autre. Il s'agit maintenant non pas de le quitter mais d'accepter l'évidence, de se trouver dans le monde pour, à coup sûr, retrouver le lieu commun qui nous sera à nouveau propice.

Propice, qualité propre au lieu. Propice, propre de tous les lieux. J'aime jouer avec les mots qui m'accueillent et m'entourent; avec ceux qui décident aussi de mes parcours.

Lieu propice, là où je me suis senti l'intime du lieu sans que cette intimité ne vienne rompre les liens existants ou tenir qui que ce soit à distance. Lieu où les frontières tombent, où le monde fait irruption sans que le reste disparaisse.

Il y a dans cette géographie partagée quelque chose qui fait se tenir entre elles toutes les parties, aussi éloignées soient-elles. Un lien est inscrit dans la nature du lieu. Sans cesse ce lien fait, défait et refait le lieu. L'abri n'en serait que la surface moirée, changeante. Surface fidèle car de même nature. Sous l'abri il y aurait donc le lieu au sens propre, celui qui tisse autour de lui un monde de relations où chaque coordonnée géographique en appelle une autre, qu'elle soit recherchée, désirée, ou non.

Ces abris d'enfance qui me questionnent aujourd'hui et me font retourner sur le lieu qui les a vus apparaître, disparaître puis réapparaître, à chaque fois différents, me font jouer avec les échelles géographiques comme on joue à sauter pardessus une barrière. S'y rencontrent le monde d'ici et de là-bas, le monde connu et l'inconnu, celui qui tient dans la main et celui dont je tente pour ma part désespérément de saisir les contours bleutés depuis des années, peine perdue. Microcosme contre macrocosme, tenant je ne sais comment ensemble, l'un adossé à l'autre.

Il est une idée qui ne me quitte plus: celle qui veut que le temps venu l'enfant se fasse guide. Bâisseur de géographies – à qui ne s'est point encore blessé le regard à des cartes bien mauvaises, écrivait Élisée Reclus, il suffit d'un rien pour faire de ce lieu-ci un monde englobant –, l'enfant nous rappelle que le monde est toujours là, devant nous, où que nous portions notre regard. L'abri ne serait-il pas, tout bien pesé, tout bien pensé, le lieu au sein duquel les barrières apparaissent pour ce qu'elles sont: le refuge périmé de certitudes caduques. Plutôt que de chercher refuge, trouvons abri dans le commun du lieu, ce qui du lieu peut être partagé et échangé, perdu et retrouvé. La Terre tout entière.

Parce que la géographie des abris a ses attaches dans nos géographies enfantines, nous avons commencé à figurer les contours du monde sans même que nous en connaissions l'existence formelle. Adulte devenu, un formidable retournement semble avoir pris place. Bien que son existence soit confirmée de multiples manières, nous demeurons incapables de figurer les contours du monde. Bien que nous ayons tous en tête les images de la Terre prises depuis l'espace, il nous est dif-

ficile de ramener cette bille bleue, en sa rondeur et en son unicité, dans notre quotidien. Une certaine cartographie et une certaine géographie ont réussi le double tour de passe-passe de nous ramener sur un plan et de tenir le monde à distance. Aujourd'hui, un simple mur suffit à ce que l'horizon se bouche. Aucune envie de jeter un coup d'œil pardessus ne nous étreint plus. Notre désir géographique se meurt. La géographie se travestit en égo-géographie, sourde aux appels du monde. Alors que dans le même temps nous voilà toujours davantage tentés, cette fois par des exo-géographes en herbe, à regarder plus loin pour outrepasser les frontières mêmes de la planète.

Voilà bien longtemps, avant même que les astronomes n'aient découvert la moindre exoplanète, des architectes du bonheur, des astro-futuristes technophiles, doux rêveurs mais aussi dangereux apologues d'un monde guidé par la technique, ont cherché l'abri de demain dans un exo-monde à la géographie presque terrestre. Les astronomes ont beau prendre leurs distances avec ces utopies délétères, la science actuelle avance dans cette direction. De la chasse aux exoplanètes, nous sommes passés en moins de vingt ans à la quête de la vie extraterrestre. Un jour il nous faudra penser à l'éventualité même de sa découverte et en mesurer ses conséquences terrestres ultimes.

De retour sur Terre, l'évidence demeure: ce qui permet à l'abri d'être, c'est l'entier du monde, le monde entier. Entier au sens où il n'est guère possible de s'en abstraire ou encore d'en isoler les parties sans risque de le dénaturer. Mais peut-être s'agit-il même de renverser les termes de cette proposition. Ce qui permet au monde entier d'être, c'est le lieu qui m'abrite en ce moment précis. Je peux plonger mon regard dans l'infini interstellaire à la recherche de planètes où la vie fut en un temps, est en ce moment, ou sera demain, il n'en demeure pas moins que nul abri n'est en vue car la Terre en ses divers lieux n'est plus alors en elle-même un abri. La distance fait désormais mur.

Pour l'enfant, l'abri est ici, tout autour de nous, dans le rapport entretenu – perceptible à tout un chacun, en commun – avec le monde du lieu et le lieu du monde.

Nul autre abri en vue, regard fiché ou non dans les étoiles.

A.C.

Ce texte a été nourri par la réflexion engagée avec Jean-Louis Johannides et Laurent Valdès autour du spectacle Élisée Reclus, géographe devant le monde réalisé dans le cadre de la Fureur de lire 2013 et de ses suites possibles. Le livre de Sebastian V. Greismühl, La Terre vue d'en haut (Paris, Seuil, 2014), lu récemment, a été quant à lui une incitation supplémentaire à rentrer dans le jeu des échelles (exo)géographiques.



Daniel de Roulet

Une chambre à soi mais aérienne

Pour V.

Il y a eu un coup de vent, les capteurs installés sur chaque pylône l’ont détecté. La cabine s’est arrêtée, je suis resté suspendu dans les airs au-dessus d’un quartier très pauvre.

Ça fait maintenant cinq bonnes minutes, me semble-t-il. J’aurais dû regarder ma montre. Dans ce genre de situation, on exagère, on s’inquiète sans se rendre compte de la durée réelle. Mettons qu’il n’y a que deux minutes. L’incident se serait donc produit à 10h38, le 14 février 2015, jour de la Saint-Valentin dans l’hémisphère nord, début de carnaval à La Paz.

C’est un arrêt automatique, sans intervention humaine. Quand le vent mesuré par l’anémomètre au sommet d’un pylône dépasse un certain seuil, le téléphérique s’arrête. C’est ce que j’imagine, mais ça pourrait aussi s’être produit dans une station intermédiaire, à cause d’un passager peureux, qui n’a pas osé sortir quand la cabine a pourtant ralenti. Ou bien une fausse manœuvre au centre de contrôle. La ligne a été inaugurée le 4 décembre 2014 par le président bolivien Evo Morales, la formation des techniciens autochtones n’est pas terminée.

Je ne m’inquiète pas vraiment, j’ai l’habitude de ces engins dans les stations hivernales où il arrive qu’un passager coince ses bâtons de ski entre la plateforme d’arrivée et la cabine. Ça bloque tout et on se gèle en regardant les autres dévaler les pistes poudreuses sous nos pieds.

J’inspecte ma prison très provisoire. Je suis seul, mais, selon la plaquette du constructeur, elle pourrait abriter dix passagers, maximum 750 kg. Elle porte le numéro 24, sort des ateliers CWA à Gossau dans le canton de Saint-Gall. Je connais l’endroit, j’y avais un ami. Ce n’est sûrement pas la première fois que je me trouve dans une cabine CWA, je vérifierai sur la Toile. S’ils ont livré les cabines de ce téléphérique urbain, le plus long du monde avec ses onze kilomètres, ils ont sûrement fourni les remontées mécaniques de Gstaad, de Davos ou de Verbier.

La cabine est faite de quatre parois de verre bombées, fixées par un plafond et un plancher, reliés par quatre montants métalliques. Peints en jaune à l’intérieur comme à l’extérieur. Sur chaque face latérale, une banquette, faite de sept lames de bois, avec son dossier de cinq lames, offre de la place pour deux fois cinq passagers. J’occupe la banquette côté montagne, de sorte que je jouis d’une vue panoramique. Ville étonnante, magnifique, construite aux flancs de raides coteaux, lessivée chaque jour par les pluies de février qui déracinent les maisons et les eucalyptus.

Je continue l’observation, ça fait passer l’attente d’une remise en marche qui ne saurait tarder. Les cabines de cette ligne qui franchit quatre stations en dix-sept minutes sont toutes jaunes. Les deux autres lignes, la verte et la rouge, ne se distinguent que par la couleur de leurs cabines. Les pylônes plantés au milieu du fouillis urbain se ressemblent : un cylindre métallique effilé vers le haut au sommet duquel s’accrochent un câble de commande fixe et deux câbles tracteurs, chacun retenu par huit poulies. Une échelle collée au pylône permet d’atteindre la plateforme technique. Est-ce par là que viendront d’éventuels secours ?

Si moi, le Suisse, j’ai l’habitude de tels arrêts, balancé dans le vide, je plains les autres passagers qui manquent de ce type d’expérience. Je pense aux petites Boliviennes, pommettes saillantes, chapeau melon, et leurs jupons colorés superposés. Sûrement qu’elles ne disent pas un mot, n’en mènent pas large. Ici, quand un passager prend place dans la cabine, il souhaite le bonjour ou le bonsoir aux autres. Une fois la porte refermée : silence. Les uns somnolent, les autres pianotent, tous gardent la même position jusqu’à la station suivante.

Aux heures de pointe, les cabines sont pleines, mais ce matin, un samedi, j’ai la chance d’être seul. La chance ? C’est peut-être pour ça qu’ils ne se pressent pas pour remettre en marche. Dans les autres cabines, devant et derrière, je ne réussis pas à deviner le nombre de passagers à cause des vitres teintées. Ici à quatre mille mètres d’altitude, le soleil te brûle le profil en cinq minutes.

Je continue l’inspection de mon habitacle que j’espère très provisoire. Un clapet de ventilation grillagé termine chaque grande vitre. Un autocollant explique par pictogrammes les règles de bonne conduite : ne pas se lever, ne pas forcer l’ouverture de la porte, ne pas se balancer. Ces interdictions se terminent par une croix suisse en couleur et une légende. « Art. 90-013606 », au cas où il faudrait repasser commande de ces pictogrammes à Gossau. Observant la cabine arrêtée plus bas, je détaille ce qui doit se trouver sur la miennne : un bras recourbé unique qui s’accroche au câble et, sur la moitié du toit, un panneau solaire incliné pour alimenter l’éclairage de l’habitacle et le système électronique. Derrière le dossier de la banquette, un grand T, le logo de *Mi teleférico*, mon téléphérique, et son slogan : *Uniendo nuestras vidas*, unissant nos vies.

Maintenant que le vent ne souffle plus, en admettant que je lui doive cet arrêt inopiné, ma cabine pourrait être remise en marche. Sinon c’est qu’il s’agit de quelque chose de plus sérieux. Le téléphérique a peut-être été planifié puis construit trop vite. Deux ans, c’est court. La Paz était engorgée, voire paralysée. Aux heures de pointe, il était impossible de rejoindre le plateau où se trouve la ville nouvelle d’El Alto et l’aéroport. Grâce à cette géniale invention, les habitants du haut et du bas se rendent chaque jour au travail, divisant par trois ou par quatre leur temps de transport, sans payer beaucoup plus qu’avec les *collectivos*, ces minibus poussifs et bourrés.

Empruntant *Mi teleférico*, ils peuvent contempler leur ville, la voir comme s’ils étaient le président Evo Morales dans son hélicoptère. Survolant les toits de tuiles et les gazons entretenus, ils découvriront la richesse des riches. Et la pauvreté des autres au-dessus des toits de tôle ondulée et des murs branlants accrochés dans la caillasse, au milieu des poubelles éventrées par les chiens errants. Ça doit aiguïser la conscience de classe, ce genre de survol matinal, quand on observe l’intérieur d’une famille aisée, servie par des domestiques, comme dans une série de Hollywood.

À l’horizon, au-dessus des milliers de constructions toujours en attente de crépi, se détache à plus de six mille mètres la triple silhouette blanche de l’Illimani. On pourrait croire que c’est vers elle que nos cabines jaunes se dirigent. L’ami suisse à qui je suis venu rendre visite à La Paz est aussi un fervent montagnard. Il m’a raconté la manière de s’y prendre pour arriver au sommet sans équipement respiratoire. Si un jour la cabine repart, je voudrais bien approcher ces neiges-là.

Il y a comme une petite secousse sur le câble, le genre d’hésitation qui annonce la reprise du trafic. Puis plus rien.

Cet ami n’est pas seulement montagnard, il est venu établir la cartographie de la Bolivie avec les moyens qu’offre aujourd’hui le numérique. Un travail plus qu’utile parce que jusqu’ici le pays n’était cartographié qu’en partie. Chaque ONG dépensait de l’argent à relever le territoire qui l’intéressait, mais la vue d’ensemble manquait. Un peu comme quand on chemine dans les rues étroites de La Paz : ça monte raide et tout d’un coup ça redescend, on s’y perd parce que manque la vue d’ensemble. *Geobolivia*, c’est le nom de cette cartographie, est publique et gratuite. Il faudra que je dise à son concepteur à quel point je trouve ça utile et génèreux.

Pour me repérer dans la multitude des toits de tôle, je vise l’Illimani, et aussi quelques clochers, les pylônes qui dépassent, voire un ou deux gratte-ciel le long du Prado. Je vois l’hôtel À la Maison où je suis installé depuis quelques jours avec C. Elle risque de s’inquiéter. Par la fenêtre de la chambre, elle peut voir les cabines arrêtées. Je l’ai avertie que j’allais faire un tour en téléphérique. On va patienter encore un peu avant de paniquer. Si j’en crois ma montre, ça fait trois minutes quinze. Bref, une éternité.

Si ça dure, je vais sortir mon calepin et mon stylo pour noter mes impressions. Le calme légèrement angoissé, ça stimule l’écriture. Je n’imaginais pas qu’un habitacle aussi exotique puisse être agréable. Enfin pour un moment, il ne faudrait pas que ça dure.

Pendant douze ans, dans un petit village à la lisière de la Bourgogne, j’ai habité une maison dans laquelle j’avais installé ce que j’appelais pompeusement mon « scriptorium ». À savoir une grande pièce avec ma bibliothèque, mon bureau, mes archives. Personne n’avait le droit d’y pénétrer. Ni C., ni mes meilleurs amis, ni mon fils. Je n’aimais pas qu’on voie ce que j’affichais au mur, ni les livres ouverts ni mes brouillons. Je voulais un endroit à l’abri de tous les regards où personne n’observe mes échecs ou mes joies imbéciles quand j’étais trop content de moi, pour quelques heures seulement. Une fois mes textes sortis de là, je m’appliquais volontiers à les diffuser, mais seulement après leur maturation secrète.

Revenu habiter en Suisse, j’ai éparpillé ma bibliothèque, fait cadeau de mes archives à la Confédération et n’ai plus eu besoin d’une chambre à moi. Elle me manque parfois. Ici, suspendu à un fil au-dessus de la capitale bolivienne, ce pourrait être comme dans une maison de campagne. Personne ne te dérange ni ne regarde par-dessus ton épaule ce que tu es en train de noter. Je me souviens d’avoir vu – c’était les années 60 – dans un restaurant à Baden, près de Zurich, un type écrire dans un grand cahier. J’avais fait semblant d’aller aux toilettes pour passer dans son dos guigner. Il avait rempli sa page du même mot : *Tristezza, tristezza, tristezza*. Plus tard, j’ai découvert que cet auteur était mort d’un cancer en nous laissant un livre, *Mars*, sous le pseudonyme de Fritz Zorn. Le monde entier a pu lire son histoire : *Tristezza, tristezza*. J’ai honte de l’avoir espionné.

En voyage, maintenant que j’ai reconstitué ma bibliothèque pour l’emporter sur une tablette numérique, il m’arrive de retrouver des lieux qui me rappellent ma chambre à moi. Il y a maintenant trois mois que j’ai quitté l’Europe. Dans cinq mois je compte être en Alaska. Huit mois en tout pour éprouver le sentiment de la mondialité. Pendant les vingt premiers jours, parti du Havre, j’étais en route pour l’été de Buenos Aires à bord d’un cargo porte-conteneurs. J’ai retrouvé là mon coin pour écrire, au dixième étage du château avant, suspendu entre le ciel et l’océan tous deux infinis, comme dans une cabine jaune qui hésiterait à débarquer son passager à la prochaine escale, qui s’appelle justement *Estacion Buenos Aires*.

Mon cargo a passé le tropique du Cancer, puis l’équateur, puis le tropique du Capricorne sans que ces lignes de la mappemonde ne deviennent sensibles d’aucune manière. Ensuite,

courbé sous le vent patagon, j'ai franchi le détroit de Magellan. D'hôtels en chambres d'hôtes, dans des bus plus ou moins bruyants et dangereux jusqu'à repasser de nouveau le tropique du Capricorne. C'était au milieu du désert d'Atacama, des astronomes avaient élevé trois cairns pour signaler le passage de la ligne virtuelle. Bientôt j'atteindrai de nouveau l'équateur et l'hémisphère nord, pour autant que *Mi teleferico* qui relie nos vies veuille bien ne pas couper le fil de la mienne. Ce serait trop bête, je n'ai pas terminé mon périple.

Là-bas au fond sur la droite, ces petites constructions alignées, ça doit être les columbariums. J'aperçois aussi un pylône de la ligne rouge, oui c'est bien ça. Sur ce trajet, les cabines sont en mouvement, survolent le repos des morts et offrent une halte à la station Cementerio, cimetière. Ce matin tôt dans mon portable, j'avais deux messages, deux morts qu'on m'annonçait: Charles Joris, un directeur de théâtre que j'aimais, et Anne Cuneo, une amie. Mais voilà, le fil est rompu et j'en fais le deuil.

Les nuages au-dessus de La Paz s'accrochent où ils peuvent, laissent passer des rayons de soleil sur un quartier puis un autre, d'où les toits renvoient des reflets éblouissants avant de repasser au gris. Le déplacement d'un gros cumulus éclaire, comme d'une poursuite de théâtre, la place du gouvernement que je repère grâce à la présence des quelques arbres. Il y a quarante ans, j'étais dans un angle de cette place. Au Grand Café Paris, je m'étais installé, sans doute pour organiser la suite de mon voyage en dépliant une carte. Je m'étais alors rendu compte que tous les clients de cet endroit, genre confiserie, parlaient allemand et s'entretenaient avec sympathie de l'ancien temps, celui où ils habitaient l'Allemagne nazie. Hier j'ai retrouvé l'endroit, il est fermé. Un panneau annonce des travaux qui auraient dû débiter depuis deux ans. L'immeuble appartient désormais à la caisse de pension des fonctionnaires de police.

De la poche de ma chemise j'extrai la carte magnétique qui me sert d'abonnement. Elle est débitée de trois bolivianos (40 centimes d'euro) à chaque entrée. Est-ce que je m'en servirai encore? Est-ce que j'aurai encore confiance en un système qui tombe en panne pour des heures? J'aime la mécanique complexe qui, par débrayages successifs, prend en charge les cabines. Elles arrivent à toute vitesse à la station, sont freinées en même temps que s'ouvre la porte. Elles continuent en douceur pour permettre qu'on les quitte. S'il y a de la place, d'autres passagers s'y glissent. La porte se referme sur le sourire d'une hôtesse qui salue jusqu'à dix-huit mille passagers par heure. Et ça repart à la vitesse de croisière après un léger balancement dû au changement d'inclinaison du câble tracteur. Dans le monde entier sur tous les téléphériques, ce même balancement au passage d'un pylône inquiète brièvement le passager. Sur les grosses télécabines, il arrive qu'un enfant pousse un cri ou que deux passagers s'agrippent l'un l'autre.

Oui, ils se ressemblent tous, mais celui de La Paz est le seul où, sur la vitre de chaque guichet, j'ai pu lire d'une écriture maladroite: « Nous sommes tous égaux devant la loi. » En Europe, ça paraîtrait ringard. Je me souviens pourtant d'un départ de téléphérique dans les Alpes savoyardes. Les CRS étaient intervenus pour empêcher que, dans la file d'attente, la bousculade des plus égaux que d'autres ne tourne à l'émeute.

Cette cabine pourrait remplacer une place au dixième étage du château avant d'un porte-conteneurs, ou même une chambre à soi: personne pour espionner ce que j'écris, le monde à mes pieds. Façon de parler, parce qu'en général avoir les pieds sur terre me donne plus de stabilité. Je pourrais passer la journée ici, les vitres teintées protègent du soleil, la température est réglable grâce aux deux clapets de ventilation, le niveau sonore proche du ronronnement d'un poêle, pas de mauvaises odeurs, pas de bousculade. Ça ressemble au rêve de l'écrivain, une cabane suspendue à une canopée, comme on peut en trou-

ver au pied du Jura suisse, protégée de la rumeur du monde, mais jouissant d'une vue dégagée sur de lointains sommets.

J'en étais là dans mes réflexions de naufragé quand est sortie d'un angle de la cabine une voix d'homme annonçant en espagnol: « Il est rappelé à M^{mes} et MM. les voyageurs qu'il est interdit de manger ou de boire dans les cabines de *Mi teleferico*. Merci et bon voyage. » Je n'avais pas repéré ce petit haut-parleur marqué: *Intercomunicador*. Ce message préenregistré incongru me permet de découvrir qu'en appuyant sur le bouton, je serais en contact avec une centrale. J'hésite, n'étant guère pressé. À mon accent, on reconnaîtra que je ne suis pas d'ici. Ils sont sûrement déjà stressés là-bas dans le poste de contrôle. Disons, je leur laisse encore cinq minutes avant de les appeler.

J'imagine dans une autre cabine, une de ces dames à cinq couches de jupes, en train de mâcher son éternelle feuille de coca. Est-ce elle qui est visée par cette annonce? Pour qu'elle ne crache pas sa salive verte sur le plancher d'aluminium, dont je reconnais le profil. Chez nous, on l'installe dans les douches des abris antiatomiques.

Quand je sortirai de ma cabine numéro 24 à la station Buenos Aires, je me réjouis de leur dire deux mots qu'ils écouteront avec un sourire incrédule. Je ferai une proposition pour améliorer le service: en cas d'arrêt inopiné, mettre sur *off* les annonces automatiques afin de ne pas indisposer inutilement les voyageurs bloqués. Nous autres, les Suisses, savons qu'un système peut toujours être upgradé.

Je ne me trouve finalement pas si mal. Une fois qu'on a fait l'inventaire d'un lieu, même d'une cabine jaune dans le ciel de La Paz, il peut servir de domicile, domicile instable, non cadastré, pas vraiment fixe, mais domicile quand même d'où l'on observe ce qui se passe sur terre, là juste au-dessous de soi.

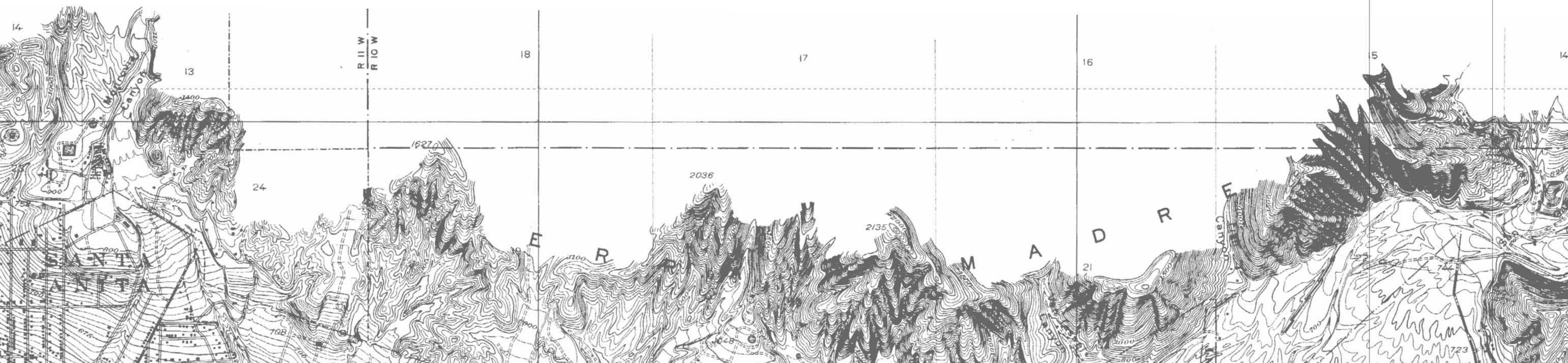
Les pluies ont raviné les ruelles, des coulées de terre obstruent les escaliers. Du linge oublié pend entre deux lampadaires, un fouillis de fils électriques sort d'une fenêtre cassée.

Une bande de gamins, vêtus de pélerines transparentes et munis de fusils à eau, ont pris pour cible une vieille qui a recouvert son chapeau melon de feutre d'un plastique transparent. Elle se cache derrière le tronc d'un eucalyptus rabougri pour éviter le jet. Les gamins ont déjà choisi leur prochaine victime de carnaval.

Une nouvelle petite secousse semble annoncer la reprise du trafic. Juste au moment où je décide de ne pas me laisser aller à l'optimisme, voilà que ma cabine repart pour de bon. Dommage, je m'étais habitué à cette suspension provisoire. Suspension du temps aussi: selon ma montre, un peu plus de quatre minutes.

P.S. Ce même 14 février vers 20h, un eucalyptus d'une quarantaine de mètres s'est abattu sur la ligne jaune. Aucune cabine ne s'est décrochée, mais il y a eu de nombreux blessés. Vers 23h30 ils ont enfin pu être secourus.

Daniel de Roulet



Anne-Sophie Subilia

Craque la branche

Coup d'œil par la fenêtre: une lumière chétive se diffuse sous le stratus. Aucun soleil n'arrive. Depuis ce matin, les teintes n'ont quasiment pas changé, la neige elle-même paraît grisâtre. Souffle un vent typique, venu du nord-est, et qu'on appelle la bise. Un vent qui peut devenir très cru et causer des dégâts. Le jeune chêne du jardin s'en va fouetter le cabanon, les oiseaux se font déporter. Un temps de chien. Et pourtant, nous sortons.

Cela dit, passant le seuil, j'hésite encore. Je nous trouve un peu téméraires de vouloir sortir à tout prix. Je rechigne même à enfiler ces skis de fond, je bougonne un peu. Il faut dire qu'avec ce vent frontal, nous avançons à reculons... Je vacille sur mes lattes. Toi, en rouge, tu es la seule couleur éclatante du paysage. Le reste a été balayé, de même que la moindre aspérité. Nos sillons des jours derniers n'existent plus. Nous sommes les seuls promeneurs du jour. Rien en vue. Pas même le chat du voisin. La bise qui fait flancher les cimes de la lisière froisse aussi mes doigts, et je me demande à quoi sert cet étrange effort.

Mais nous y allons, une jambe après l'autre, quand même stupéfaits devant la quantité de neige. Dire que cette étendue sur laquelle nous faisons maintenant glisser nos skis, cette plaine soyeuse et boréale, se déploie directement depuis notre seuil ! Perchée à six cents mètres au-dessus de la ville, la Clai-eaux-Moines, devenue en deux ans mon repaire, ne cesse de me dérouter ; ce Jorat, anciennement région de vieux brigands qui profitaient du carrefour routier, compose à sa manière avec les saisons et vit selon des prévisions très locales. L'été, on y sort encore quelques bêtes. On entend meugler le bétail ou tinter la clochette des chèvres. En novembre, arrivent les barrières à neige et, çà et là, on plante quelques panneaux « Route

non déneigée ». Je croyais que dans ce canton les vallons très blancs avaient tout simplement cessé d'exister, d'exister à ce point. Mais voilà que les anciens hivers reviennent : les masses blanches d'antan, réjouissantes. Tout n'est pas foutu. Nous passons une à une toutes les ficelles à vaches. Alors quelque chose, comme une sorte de plaisir, celui sans doute de braver la tempête, m'éveille à ce monde inouï.

Dès notre entrée en forêt, le froid se tempère. Nous suivons le chemin pentu qui surplombe la rivière et qui mène ensuite à ce deuxième pan surélevé. La frondaison des hêtres et des sapins forme une espèce d'entrée en ogive. Ta veste rouge n'est plus la seule couleur vive du lieu : du mauve s'échappe des écorces. Des lignes blanches verticales glissent le long des troncs et créent un effet de profondeur feutrée. Ce très peu de couleur apaise le regard et met mon ouïe à vif.

Car depuis peu, des sons s'échappent des arbres – grincements, couinements, sifflements, craquements –, des sons qui retiennent d'avancer tant ils sont étrangers à ce que l'on connaît. Rauques et mélodieux, inclassables. Les cimes tanguent tout autour. À présent que nous allons doucement, je distingue mieux ces bruits nouveaux qui semblent se répondre. Cela provient à la fois du dedans des troncs et du dehors. La forêt (« notre » forêt), traversée par des rafales qui la cinglent et brisent un grand nombre de ses branches, articule une parole – témoin de sa résistance devant l'épreuve ?

C'est alors que je réalise où nous sommes : en pleine forêt, en pleine tempête. Une bêtise de citadins qui n'ont pas su prévoir. Quelque part où le bois s'évase en une espèce de chapiteau, l'espace prend du volume et se resserre au-dessus de nos têtes. Je t'entends dire quelque chose à propos de la nouvelle rafale : « On va attendre que ça passe... » J'acquiesce. Certains



arbres n'ont pas tenu le coup. Le sol est jonché de branches et de branchages, il en tombe encore de tous côtés, derrière moi, devant toi. Nous sommes toujours les seuls promeneurs du jour. Autour, pas même une biche. C'est pendant l'attente que monte doucement quelque chose qui pourrait bien être une inquiétude, peut-être de la peur. Je relève mon bonnet pour mieux guetter et anticiper la chute du bois. Cela fait longtemps que je n'ai pas tendu l'oreille à ce point.

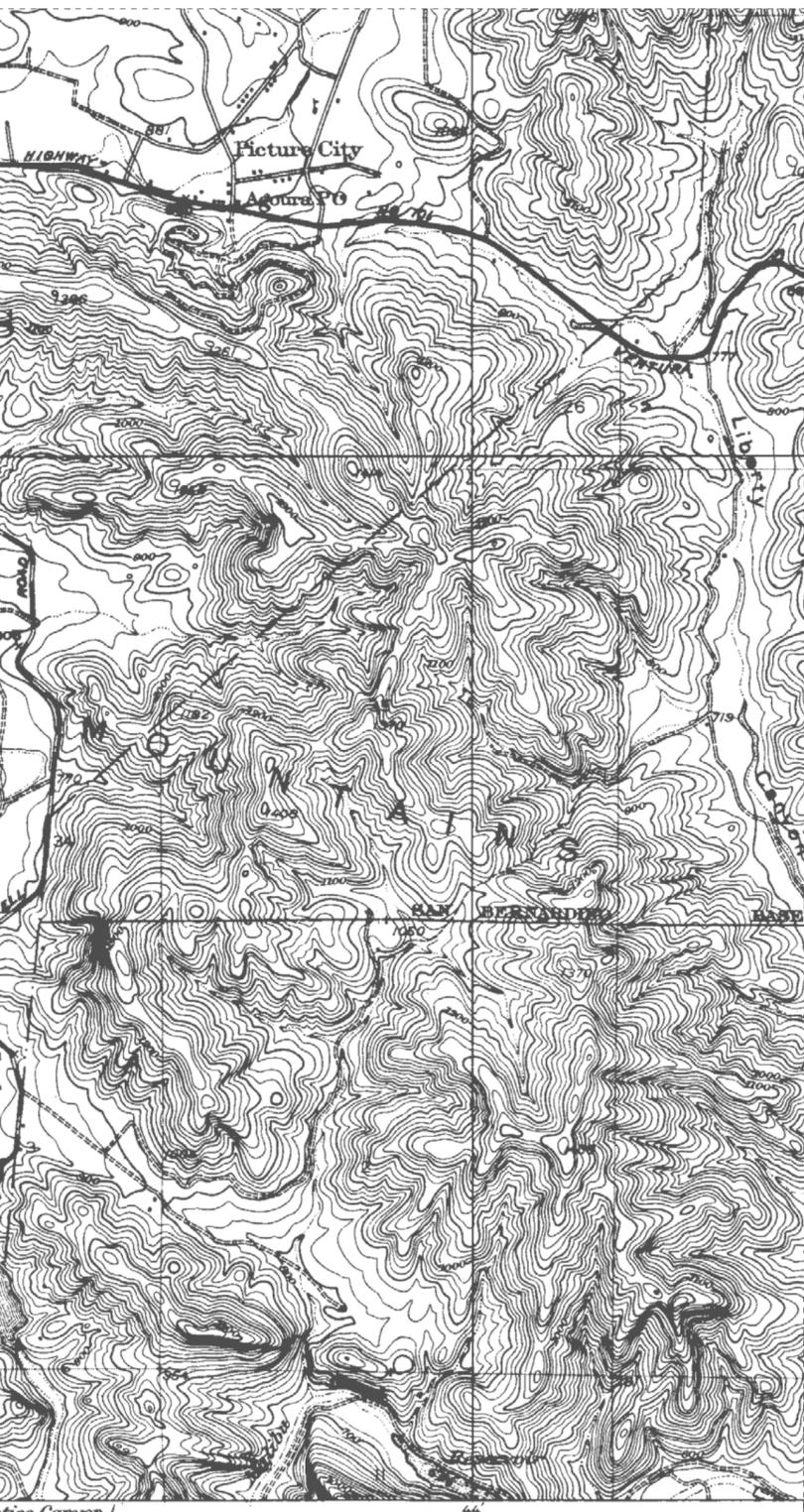
L'étrange musique de tout à l'heure continue de modeler l'espace, s'insinuant dans les fourrés, faisant craquer les jointures. Il tombe encore des ramures et du feuillage. Sous la force du vent, sous le poids de la neige. Tout pourrait se briser d'un coup... ta silhouette rouge parmi les branches et les aiguilles de pin... tout pourrait se briser. Je m'efforce de consulter la forêt et de guetter les signes avant-coureurs. Les vieux arbres se balancent toujours. La peur est bien là. Mais rien, à l'orée du danger, ne me commande de partir. C'est même tout le contraire.

Il y a cette forêt turbulente, cette nature tordue et la bise qui fait son chemin à coups de lancées violentes. Il y a le souvenir de cette femme écrasée par un tronc. Il y a ces chants du bois et les échos alentour comme des percées mystérieuses. Il y a ces dizaines d'arbrisseaux prêts à prendre la relève quand les vieux auront reçu le coup de grâce. Et en même temps que tombent les branches, il y a, discret, encore mal formulé, ce sentiment d'ivresse impalpable, comme si la tempête et le désordre des bois faisaient naître la joie. J'ai peur et pourtant ce territoire périlleux m'attire. J'ai peur, et il me semble qu'en cet instant nous sommes... plus vivants.

C'est ça, plus vivants ! Je tends encore le cou, les oreilles, je voudrais continuer à humer cette terre de renards. Je voudrais

demeurer longtemps dans cette zone aussi infime peut-être que l'haleine où, frontière troublée, les impressions de peur et de sécurité se condensent pour devenir une seule et même sensation. D'ailleurs, ce lieu forestier en convoque de plus anciens, épars dans mon souvenir, différents, mais reliés en faisceau par une même expérience. Ici aussi, alors que tout pourrait se rompre, alors que l'existence est une branche qui craque, voilà que tout scintille différemment. Je crois bien que nous sommes parvenus en un lieu *autre* – comme un abri.

A.S.S.



Rue d'Éole, à deux pas

Un peu moins profonde que les tombes de la route du nord : la chapelle byzantine de Sainte-Catherine. Juste deux ou trois mètres sous le niveau du sol – quelques siècles d'épaisseur. Qui ne semblent pas avoir beaucoup bougé : la nonne tout en noir devant l'iconostase de bois et d'or paraît surgir du Moyen Âge byzantin. Sa voix est claire parmi les icônes : elle raconte comme sainte Catherine aurait été transportée vers le site du buisson ardent. En pleine métropole, un peu en contrebas, le Sinai semble soudain à portée de regard. Comme une réminiscence du désert devenue légende urbaine. Douce incandescence en sous-sol.

Rue d'Éole, au croisement de la rue d'Hermès : Ερμού – « Ermou »

Les rues sont à l'ombre ; elles sont comme des gorges – des gorges urbaines. Peuplées non d'hirondelles ou de faucons pèlerins, mais de toute la faune qui fait la ville : celle des hommes. Les citadins sont un peu troglodytes. J'arrive à la hauteur de la rue d'Hermès, bondée, et en regardant à droite, dans l'axe de la rue, j'aperçois la pente nue du mont Ægialée, brillant au soleil. De l'autre côté, au-delà de la foule, derrière la chapelle byzantine de Kapnikaréa, à l'ombre elle aussi, luit l'arête sommitale de l'Hymette, d'où je suis descendu ce matin – en pleine lumière. Et plein sud, la rue d'Éole mène vers la hauteur de l'Acropole, en plein soleil. Une présence solaire des sommets au bout de l'ombre des rues.

Rue d'Éole, quand elle commence à monter

Après être passée par son point le plus bas, au croisement de la rue de Pandrose, sous laquelle coule l'Éridan, la rue d'Éole longe le vestige de l'enceinte de la Bibliothèque d'Hadrien. De l'autre côté, on distingue clairement les niches aménagées dans le mur, où se trouvaient les manuscrits. Il devait y avoir tout Homère, tout Pythagore, tout Platon, tout Euripide. Et tout Virgile, tout Archimède, tout Cicéron. Toute la culture antique écrite. Aujourd'hui une bibliothèque ressurgit, à ciel ouvert, tout livre disparu. Mais qui a essaimé dans l'Occident entier. Au vent des routes.

En levant les yeux vers le sud, je vois la pente boisée de l'Acropole, comme un appel. Et au-dessus des pins, dans la falaise, les deux hautes cavités béantes du replat des grottes : une joie de les revoir commence à poindre. Elles me sont devenues d'autant plus familières, d'autant plus habitées, depuis que j'ai trouvé que ce lieu est peuplé de voix antiques : c'est Pausanias, l'infatigable arpenteur du monde antique, qui m'a mis sur la piste de deux voix diamétralement opposées, celle, tragique, d'Euripide, et celle, truculente, d'Aristophane². J'ai ri en lisant Aristophane, qui place exactement sur ce replat la scène où l'enjouée Myrrhiné attise le désir son mari sans se donner à lui. Et j'ai éprouvé un sentiment étrange chez Euripide, qui en fait le lieu où sera engendré Ion : l'ancêtre mythique des Athéniens et des Ioniens, conçu dans le sous-sol calcaire de l'Acropole, dans la grotte même vers laquelle je chemine :

« Écoute donc ; connais-tu cette grotte exposée au vent du nord, dans le rocher de Cécrops, que nous appelons Hautes-Roches ?

– Je la connais, c'est là le sanctuaire de Pan... »³

Au bout de la rue d'Éole : la tour des Vents

Au fur et à mesure que la rue d'Éole s'élève sur la pente de l'Acropole, la clameur de la ville commence à s'estomper. Comme l'entrée dans un espace hors de la ville – en plein centre. Tout au bout de la rue : un calme surprenant, donnant sur une vaste ouverture. À droite, un édifice en pierre couvert de coupes : l'ancienne mosquée Fethiye. À gauche, une place dont le sol est couvert de dalles massives. D'un côté de la place se dresse une porte en pierre désaffectée, l'entrée de l'ancienne medersa, et de l'autre une tour hexagonale de marbre clair : la tour des Vents. C'est dans cette tour que se retrouvaient à l'époque les derviches tourneurs. Une place dont la sérénité porte ainsi trois traces de la présence ottomane : un lieu de prière, un lieu d'étude et un lieu de girations.

Juste devant la tour des Vents, un musicien est assis sur un mur et joue au cymbalum un air polyphonique, à la fois vif et aérien, qui s'élève et s'allie au calme du lieu.

Les soufis avaient bien choisi leur endroit : au sommet de la tour se trouvaient à l'époque antique une girouette et, à l'intérieur, une clepsydre alimentée par une eau venue de l'Acropole. Les derviches tournaient entre eau souterraine et écoute du vent...

Suivre cette eau souterraine vers l'amont – jusqu'à sa source.

Οδός Πανός – « Odos Panos » : rue de Pan

La rue de Pan : c'est d'abord un sourire. Celui d'Antonia. À l'enseigne de son café, entre la Bibliothèque d'Hadrien, juste là, en contrebas de la terrasse, et l'ancienne mosquée Fethiye,

derrière le mur. Un sourire sorti de terre. Il a traversé les âges : une résurgence du sourire de la koré au péplos. Ou plus ancien encore : trace du premier sourire apparu ici. Et il est là, devant vous, il éclaire le visage d'Antonia. Socrate l'aura vu, c'est sûr. Et Aristophane. Peut-être pas Euripide. Mais Hadrien certainement, dans sa jeunesse athénienne. Un sourire dérobé par les derviches. Cavafy aura vu son sourire hellénistique. Il sera byzantin pour Elytis. Le sourire d'Antonia : il est là, vous le verrez.

Rue de Pan, à l'angle de la rue de Musaios – Οδός Μουσαίου

La rue de Pan : c'est elle qui mène à la grotte de Pan.

Un petit véhicule arrive d'en haut : il avance lentement, ralentit, s'arrête. Repart. Il approche. Derrière lui, un homme le suit, nettoyant la rue à l'aide d'un jet d'eau relié à la citerne du véhicule, sur lequel est inscrit, en lettres vertes : « Αθήνα καθαρή » – *Athina kathari* – « Athènes propre ». Après leur passage, la rue est toute luisante : fraîchement lustrée.

Ici, à l'angle de la rue de Musaios – Musaios fut une figure mythique du lieu, un poète héritier direct d'Orphée – de sombres caroubiers veillent sur l'aède. Pausanias le situe dans les parages, sur la colline voisine, celle des Muses. Au croisement des rues : Musaios rencontre Pan. La musique du tout devient parole. À la racine des caroubiers.

En haut de la rue de Pan

Au cours de la montée, la pente s'accroît : la rue finit en escalier, où se dresse un olivier, de prime abord anodin, mais d'une fraîcheur surprenante. Vigueur des rameaux, légèreté de son feuillage argenté, où miroite celle qui, au sous-sol du mythe, fit don de l'olivier aux premiers habitants d'Athènes. Un photographe s'arrête, fasciné par son éclat.

L'arbre marque la limite de la ville et l'entrée dans le bois de pins. La rue de Pan se fait chemin parmi les arbres. Plus aucune maison. Le sol est couvert d'une douce houle d'oxalis. L'ascension se fait en plein bois, aux senteurs de cyprès.

Πηγή της Κλεψύδρας : source de la Clepsydre

Le chemin débouche au pied d'un haut surplomb parmi les pins. Des feuilles archéologiques y sont en cours. Yohanna, l'archéologue du chantier, me glisse, presque sur un ton de confidences :

« Il y a ici une source qui était vénérée en l'honneur de la nymphe Empédo. Elle fut aménagée dès l'époque mycénienne. Elle est cachée derrière la citerne. Quand il pleut, elle déborde. Même en été, elle ne cesse de couler. »

le persil journal le persil

Une source intarissable, ici même, au pied du rocher aride de l'Acropole, en plein cœur de la métropole. C'est elle qui alimentait la clepsydre de la tour des Vents. L'eau de l'Acropole... Eau du sous-sol... Et c'est elle qui a dû éteindre la soif des premiers humains arrivés ici. Pour y rester.

Μακράι – Les Hautes-Roches :
replat des grottes

Au-dessus du surplomb de la Clepsydre, on aperçoit le haut des deux cavités béantes – celles qu'on voit de loin. Un passage y mène par la gauche. On se retrouve sur le petit replat qui m'avait accueilli deux ans plus tôt, après une longue errance urbaine. Rien n'a changé, si ce n'est l'herbe plus vive de l'automne attique.

Une tourterelle surgit et va se poser tout en haut de la cavité. Bientôt suivie par une autre, qui se met à roucouler en tournoyant autour d'elle. Comme une réminiscence du mythe.

Πανός άντρον : grotte de Pan

À gauche, vers le palmier où la source ruisselle doucement, l'entrée de la grotte m'invite encore une fois à y pénétrer. Je retrouve la couche avenante, m'y installe à nouveau, exactement au même endroit. Me revient cette impression d'être chez moi, comme une parenté fort ancienne : avec les premiers hommes arrivés ici. Avec la roche elle-même. D'où émane une sérénité surprenante au cœur de la métropole. Un silence d'avant les voix antiques. Un silence sous les voies antiques. Un silence sentant, qui m'invite à l'habiter. À habiter ce sous-sol. Habiter l'anfractuosité. En pleine roche. J'aime cette patience du calcaire, cette lenteur de la roche. Et la patience de l'eau qui l'érode. Être lenteur de la roche. Être roc. Et son aplomb.

Oui : une patience de roc. Une patience sensible qui débouche sur une ontologie sentante : tous sens ouverts vers le dehors. Et vers le dedans : en quête phréatique.

Assis ici dans la grotte, au soubassement de l'Acropole, en son socle primordial, je pense à la source intarissable de la Clepsydre, juste en contrebas : l'eau souterraine doit passer à l'aplomb d'ici. D'où vient-elle ? Il doit y avoir un sacré réservoir naturel dans le rocher... Un lac souterrain, un lac au cœur du roc : le lac de l'Acropole, sous son aride surface de pierre. Un lac souterrain au sous-sol du Parthénon...

En un silence fertile qui invite, au profond de soi, à se faire karst : réserve d'eau claire. Au sous-sol de soi : la source vive.

En sortant de la grotte, tout un pan d'Athènes s'offre d'un coup à la vue. Au premier plan : cette houle heureuse de pins

en plein soleil, qui coule le long de la pente comme un bois sacré. À droite, je reconnais le chemin parcouru jusqu'ici : la rue de Pan, la tour des Vents et, au-delà, la rue d'Éole, qui se fond dans l'étendue blanche de la ville, avalanche figée de maisons. Vue d'ici, la métropole est comme un immense lapiaz, un lapiaz urbain, un champ de pierre truffé de failles : Athènes est une ville-karst. Un karst vivant qui s'étend jusqu'au pied des monts, dont il entame la base comme une vague montante de pierres.

Au-delà de la limite nette des dernières maisons s'ouvre l'espace libre des monts : droit en face, les pentes nues de l'Égialée et, à droite, plein nord, les pentes boisées du Parnès. Tout un horizon de crêtes sauvages qui invitent à en décliner la grammaire abrupte, à en percevoir le dialogue de sommets. Un langage d'aplomb de roc et d'élévation de cimes qui alimente une croissance du regard. Comme un appel d'horizon, un appel vers un tout-hors enraciné dans un sous-sol qui porte la ville entière jusqu'en son cœur, ici même sur ce replat des grottes, cet abri du dehors en pleine cité, où éclot un sentiment panoramique, où vibre une sérénité spiliaque, où point une joie panique.

Rolf Doppenberg

¹ Stratis Pascalis et Rolf Doppenberg, «Athènes solaire», in *Εκεί θα φυτέψω το Δέντρο*, Garrigue urbaine, 12*2*2, Genève, Le Miel de l'Ours, 2012.

² Aristophane, *Lysistrata*, 911, traduction de Hilaire Van Daele, introduction de Silvia Melanezi, Paris, Les Belles Lettres, 1996.

³ Euripide, *Ion*, 936, d'après la présentation et la traduction de Henri Grégoire, Paris, Les Belles Lettres, 1959.

Jérôme Meizoz

Moyens du bord

Gros temps
nuages bedonnants
immobiles

À défaut d'abri
attendre
serviette déployée
sur la tête
vers l'illisible horizon

Patience armée
veille musculaire
contre ciel détraqué

Et de même pour tout.



le persil journal le persil



Benoît Bordeleau

Du chemin de Montréal

Au fil de tes asphaltes d'accueil, tu es persuadé de n'avoir pas trouvé d'abri – au plus, tu as échoué dans un lieu où il est possible de te disperser à ton gré, où le repli sur soi ne vaut que pour le recueillement des débris de vie qui traînent dans la rue. Tu n'es qu'un papier coloré parmi d'autres et cette pensée seule te suffit à envisager l'avenir en toute quiétude – ou presque.

Sur le bord de l'autoroute, il n'en reste rien. Plus de tôle pour jouer les fracas de la pluie, plus de balles de foin pour s'étendre et rêver, pas même le souffle ni le remuement des vaches captés à travers le plancher de la grange qui craque – plus de rats à traquer en compagnie du frère et des chats. La maison a été rachetée, la grange rasée. Les fondations saillent à peine des herbes hautes. Tu es persuadé que les hivers successifs achèveront le travail. Aujourd'hui, il ne reste que le cri des carouges.

Tu remarques les caches des autres – les abris de fortune sont des abris de misère –, croises de plus en plus souvent un homme qui doit avoir par trois fois ton âge et qui, dans l'abribus du boulevard Pie-IX, chauffe le bout d'une pipe de verre à la flamme d'un briquet; un autre, parfois une femme, trouve refuge près de la porte givrée du bureau du dentiste – sous un amoncellement de linges troués et de rideaux raccommodés.

Tu te souviens du grésillemeⁿt de la radio qu'il fallait recharger en tournant une manivelle, ce tout petit poste de radio posé sur une poutre de la grange et à côté duquel se trouvait un gobelet de plastique rempli de boulons, de vis et de clous de toutes sortes. À ta connaissance, ils n'ont jamais servi, n'ont jamais même été touchés jusqu'à ce qu'une plume de pigeon – ou était-ce plutôt celle d'une hirondelle – n'y tombe.

Dans la cour arrière de ton voisin d'à côté, des bouts d'aluminium, d'acier et de cuivre s'empilent et disparaissent selon le cycle de la cueillette et de la revente, des débuts et des fins de mois. D'habitude, le verre est jeté dans un coin de clôture, près de la ruelle, et le fracas s'immisce sous la guillotine du salon. Mais depuis des semaines, il ne monte de l'asphalte craquelé que des nuées de silence.

Tu pouvais ressentir la brûlure du soleil de midi, sur la tôle – sur tes doigts –, toucher, presque, l'épaisseur de la lumière, gorgée de la poussière des pacages, qui filtre à travers les planches ébréchées du mur ouest. Tu entendais le roucoulement des pigeons qui t'épiaient tandis que ton cœur battait le revers de ta peau comme on l'aurait fait d'un tapis couvert d'arabesques.

Tu te surprends parfois à regarder les gens du wagon du métro qui te ramène dans l'Est. Dans le silence des dos courbés et des mines basses, il te revient parfois l'exacte tonalité des rires, des chants ou des cris que tes morts ont jadis poussés. Dans le fléchissement du jour, tu peines plus souvent qu'autrement à retrouver la tessiture des conversations ordinaires.

Chaque fois que tu passes devant l'ancienne maison de l'aïeul, tu as de la difficulté à la revoir comme elle était – un prisme, presque un cube recouvert de petites pierres blanches –, surmontée de bardeau noir et de tôle verte. Tu te souviens de la porte, celle qu'on n'empruntait jamais et qui donnait directement sur la chambre des maîtres, celle qui donnait sur la route puis sur un champ – celui-là où l'on recouvrait, à la fin de l'été, les balles de foin sous d'immenses bâches noires.

À l'ombre de la raffinerie Lantic, « le Château » comme ta fille l'appelle, un homme demande à ceux qui attendent et qui refusent d'entendre, s'ils veulent cigarettes illégales de Virginie,

des journaux jaunis de septembre 2001, des montres contre-faites. Ta fille évite son regard comme elle peut. L'homme vocifère en scrutant le ciel puis va s'accroupir au milieu du boulevard Pie-IX. Il vous regarde, brandissant un sachet de poudre tandis que cabriolets et camions à ordures le frôlent.

Une main brune se referme sur la tienne – tu te souviens de l'épaisseur de la peau, de la dureté des ongles fendus ici et là, des cuticules que tu qualifierais de frisés. Se détachent clairement, derrière toi, les cris des carouges. L'image qui persiste de cette scène est étrange: ce que tu as dans la main ressemble à des grains de maïs éclatés, roses. Tu as dans la paume la certitude de les avoir plantés, de les avoir vus pousser; dans la tête la certitude de t'être trompé sur la nature des semences qui t'ont été confiées. Tu es persuadé que ce rose inopiné n'est là que pour contraster avec la teinte verdâtre de batraciens attrapés près des calvettes, à l'heure où le soleil chute.

Des vieux se bercent, l'été, en regardant les derniers feux du jour lécher la face nord de l'élévateur Miron. Cet ancien bloc de béton et de rouille, frais repeint en beige, ne te parle plus depuis quelques mois. Le long de l'emprise de la rue Notre-Dame, au pied du Minotaure, tu avais trouvé un refuge contre la routine. Tu allais t'asseoir sur la grille d'un trou d'homme à travers laquelle Montréal soufflait chaleur et relents d'ordures. Tu installais le trépid dans la neige, tournais l'appareil photo en direction de la palissade qui te coupait du fleuve, appuyais sur le déclencheur... et tu attendais, dix, vingt, trente secondes avant de faire une nouvelle capture. Depuis qu'on l'a repeint, tu n'y es plus retourné.

Tu te rappelles les uribus qui sont descendus du ciel et qui se sont posés sur le plateau – tu sais qu'avant, tu disais tout simplement: le plate. Ce jour-là, tu as vaguement compris ce que c'était, la mort. Le printemps avait eu le temps de passer. C'est alors que le frère t'avait confié vouloir ramener la tête de la Holstein. Tu as le souvenir assez vague de l'avoir suivi, d'avoir fait fuir un coyote. Il ne te reste que quelques détails du moment de la découverte du squelette: mourir, ce devait d'abord, dans ta tête d'enfant, rapetisser, sécher jusqu'à devenir aussi blanc qu'une page. Le frère a entouré le crâne de ses bras et l'a soulevé – de minuscules vers se sont alors échappés des fentes du crâne. Par souci d'imitation, peut-être, tu as saisi une omoplate lisse sur laquelle rien ne grouillait.

Tu entends le chien du voisin d'en bas japper comme une mitraillette. Une souffleuse s'en mêle aussi, accompagnée des basses sourdes qui tendent le mur de l'appartement d'à côté. Dans l'eau de vaisselle, tu nettoies cuillères, fourchettes, couteaux à beurre, couteaux à viande; les assiettes, les bols, le chaudron et son couvercle. Un tambourinement de pas se fait entendre sur le sol – ta fille ne dort toujours pas. Le voisin d'en bas gueule à l'endroit de son chien et une porte claque. La vibration est reconduite jusqu'aux verres à vin.

Il y avait ce cliquetis particulier qui résonnait dans toute la maison: les lames de verre du luminaire qui s'entrechoquaient l'une contre l'autre. Tu savais alors que le train de la Canadian Pacific passait de l'autre côté du chemin de Montréal. Parfois, les wagons pouvaient défiler durant trente minutes, peut-être plus. Jamais tu ne

t'es posé la question, à savoir où le convoi pouvait se diriger. Le train passait. Et le jour, tu t'assoiais à la balançoire, ou encore à ton poste d'observation dans la cabane que les mains brunes et tachées t'avaient construite dans l'ébèle centenaire, avec l'aide de l'oncle. Tu attendais – moins pour le train que pour le simple fait d'être à l'affût – et pour t'assurer d'une certaine tranquillité, tu relevais l'échelle suffisamment haut pour ralentir la montée du frère qui, invariablement, venait interrompre tes rêveries.

Il a fallu deux heures, à force de marche dans le smog et la poussière de la rue Notre-Dame, pour enfin voir le fleuve. Tu es resté au parc de la Promenade-Bellerive moins d'une demi-heure: l'orage était aux portes. Dans le kiosque, tu as trouvé un matelas de mousse jaune, deux seringues et des coupelles d'aluminium. Sur l'aire gazonnée, des adolescents tentaient de faire flotter un cerf-volant tricolore – il s'est posé dans un arbre avant d'être abandonné. Il s'est mis à pleuvoir, à peine quelques grains, et tu t'es dit que le mieux serait de rester encore, d'aller près du fleuve autrement inexistant dans votre quartier. Sur la rive, il y avait les restes rouillés d'une brouette, des briques fendues, des pneus crevés. Des corps-morts de toutes marques.

Te souviens-tu de l'orage, sur le plate? Le bétail s'était couché sur la pierre grise à la surface de laquelle les racines d'un bouleau mature couraient. Ce jour-là, tu étais allé à vélo dans le champ, malgré la boue et les herbes hautes. La pluie s'était mise à tomber dru – à en rougir la peau. La foudre avait percuté une clôture électrifiée, peut-être deux kilomètres plus loin. Le tonnerre t'avait frappé au plexus, suffisamment fort pour que tu laisses ta bécane derrière, que tu prennes tes jambes à ton cou jusqu'à la maison des aïeux. Cela t'avait pris une semaine avant de pouvoir le récupérer: on t'avait mis en garde contre le taureau.

Une corne de brume t'a fait lever les yeux en direction du fleuve et de la cocathédrale Saint-Antoine-de-Padoue – un liner puis une chaloupe, deux ou trois cents mètres plus loin. Une pluie mêlée de grêle s'est abattue sur le parc. Tu as eu le temps de saisir ton sac, de poser la main dans une terre imbibée d'eau avant d'accumuler les enjambées; dans le branchage de la rive, tu as entraperçu une bande rouge et jaune sur une aile noire. Tu as couru longuement sur Notre-Dame, vers l'ouest, espérant rejoindre le plate de ton enfance. Mais tu t'es arrêté, le cœur battant à tout rompre, devant l'appartement. Tu as avalé les marches de l'escalier extérieur, mis la main sur la poignée de la porte.

Ce jour-là, tu y as laissé l'empreinte – terreuse – de ta main droite.

B.B.

Montréal – Masson
novembre 2014 – février 2015

le persil journal le persil



Roxanne Lajoie

Sur la route du Cap Breton

« Quand la lune aura atteint le fil électrique, j'entrerai »

Jack Kerouac, *Le livre des haïku*

JOUR 1 Montréal – Edmunston

Le coffre de la voiture ne ferme toujours pas. Trois fois, il a fallu s’y reprendre avant de trouver la bonne combinaison. La glacière, la tente, les quatre sacs de couchage, les quatre matelas de sol, les quatre oreillers, les deux valises, l’ordinateur, les gants de baseball...

- Je ne vois rien quand je regarde dans le rétroviseur.
 - Mets la glacière sur le siège arrière, entre les garçons.
- Quand ils auront faim, ils pourront se servir facilement.

Donne-leur aussi les oreillers, ils seront plus confortables pour s’assoupir.

- La tente, les quatre sacs de couchage...
- Sors les sacs de couchage de leur enveloppe, on va les étaler sur les bagages.

La tente, les quatre matelas de sol, les deux valises, l’ordinateur, les gants de baseball, le réchaud au propane, le sac de vaisselle et d’ustensiles, puis les sacs de couchage. Parfait. Nous sommes prêts à partir. À nous le Cap Breton! Dans 1500 kilomètres.

marche arrière
les yeux suppliants du cadet
- J’ai envie de pipi

*

Nous avons quarante-cinq minutes de retard sur notre horaire. Le soleil est déjà trop haut dans le ciel. Mes yeux sont des fentes qui mouillent le paysage lumineux. Dans l’énerverment du départ, j’ai laissé mes lunettes dans l’un des sacs, derrière.

Je ferme les paupières pendant que tu conduis.
Le bruit des roues sur le bitume. L’air que fend la voiture. Le souffle régulier du plus jeune qui choisit de s’assoupir pour combattre un mal de cœur.

Un rayon de soleil me chatouille la joue droite. D’un geste las, je le chasse comme on chasse une mouche. Sur le siège arrière, l’aîné nargue le cadet, puis retourne à son livre.

- On sera au Nouveau-Brunswick pour souper, il faut se faire l’oreille, dis-tu en insérant le CD de Radio Radio dans le lecteur.

*C’est la nouvelle affaire
Grosse nouvelle affaire*

Le soleil plombe. La climatisation est au maximum. Un rayon brûle ma joue, mon bras aussi, mais mes orteils sont glacés. Je baisse la ventilation. Tu montes la ventilation. Je me tourne vers toi, prête à la baisser encore. Derrière tes lunettes fumées, ton regard concentré n’a pas quitté la route. Une mèche de cheveux te colle au front. Sur ta joue, une perle de sueur s’accroche à la barbe que tu n’as pas rasée ce matin. J’abrique, monte le son et m’assois en tailleur.

*C’est brand new, just out
La nouvelle affaire*

*

Le terrain de camping où nous faisons halte pour la nuit est à quelques kilomètres de l’autoroute, juste en bas de la côte. On nous assigne un emplacement sous de grands pins. La table à pique-nique est jonchée d’aiguilles.

- Ça sent la forêt, dit le cadet.

L’aîné et toi montez la tente. Le cadet et moi enfilons nos maillots et partons à la recherche de la piscine. Après six heures de route sous le soleil, le plongeon sera salvateur.

kawabonga
son corps fracasse l’eau
et m’éclabousse

- Quelle heure est-il ? je te demande alors que tu viens nous rejoindre.
- 18h, me réponds-tu.

derrière toi
l’aîné prend son élan
et t’éclabousse

*

Nous nous couchons tôt. En ville, le soleil n’est sûrement pas complètement descendu, mais ici, sous les grands pins, nous n’y voyons presque plus rien.

- On n’a qu’à faire un feu, propose l’aîné.
- Avec des guimauves, renchérit le cadet.
- Demain, ce sera au programme, mais pour l’heure, vaut mieux se préparer pour la nuit.
- Nous reprenons la route au petit matin. Il faut traverser le Nouveau-Brunswick pour atteindre la Nouvelle-Écosse.
- Est-ce qu’on peut quand même écouter un petit film ?
- Une émission de trente minutes seulement.

Tu insères le DVD des *Simpson* dans l’ordinateur portable pour une demi-heure de cous cassés et de franche rigolade.

- Demain, on sera au Cap Breton ? demande le cadet, en remontant la fermeture à glissière de son sac de couchage.

- Oui, mais nous avons une longue route à faire.

nuit sous la tente
le bruit de l’autoroute
entre deux ronflements

JOUR 2 Edmunston – Cap Breton

au lever
avant de prendre la route
un jus et deux cafés

- Tu es certaine qu’il fallait tourner à gauche ?
- Oui. C’est une route mineure, mais qui devrait nous faire sauver une bonne trentaine de minutes.

- Tu veux dire une route minée. C’est plein de trous. À la vitesse où on avance, on va perdre plus de temps qu’on va en sauver.

- Je suis désolée, mais ce n’était pas indiqué sur la carte.

La chaussée est vraiment cahoteuse. Ma vessie glougloute comme une outre trop pleine. Je me concentre sur la lumière. Celle qu’on voit miroiter dans le tournant, en bas de la côte.

- Maman, remets le CD de Radio Radio, s’il te plaît, demande le plus jeune.

Je n’ai pas le temps de mettre la main sur le boîtier que l’aîné se braque.

- Ah non ! Pas encore *La nouvelle affaire*, y a plus rien de neuf là-dedans. On l’a écoutée au moins dix fois depuis qu’on est parti.

Rien entendu. J’insère le CD dans le lecteur. Dès les premières notes, tu te mets à chanter. Le cadet se joint à toi. La musique envahit l’habitacle. Dans le rétroviseur, je surprends l’aîné qui dodeline la tête, penché sur son livre.

le persil journal le persil

*

Halte pipi. On sort de l'auto, on s'étire, on se déplie. Il fait toujours aussi chaud.

bousculade
à la sortie de la crèmerie
l'aîné perd la boule

*

Nous avons enfin rejoint la route panoramique. La Cabot Trail longe la côte, s'avance vers l'océan, entre et sort des baies.

- Wow! s'exclame l'aîné oubliant son éternelle indifférence. Trop beau !

Tout en bas de la falaise, l'océan ondule. Les vagues se rencontrent, s'entrechoquent, se cassent en mille éclats de lumière, alors que la voiture monte, enlance la montagne, redescend. On contourne un cap. Puis un autre.

ton regard
au-dessus de la mer
ne quitte pas la route

*

- Bonjour! Soyez les bienvenus au Parc national des Hautes-Terres-du-Cap-Breton!

Le cadet trépigne dans l'auto. Pendant que nous réglons les détails de notre réservation, je l'entends fouiller dans le sac de provisions. Il en extirpe la boîte de spaghettis, que nous cuisinerons pour souper, et un sac de guimauves. Le préposé du parc nous montre notre emplacement sur la carte du camping, nous explique les règlements.

- Oh! et malheureusement, ajoute-t-il, le temps chaud et sec des dernières semaines nous oblige à interdire les feux de camp, jusqu'à nouvel ordre.

*

Nous installons la tente à l'abri d'un merisier. Au petit jour, les rayons du soleil se prendront dans ses branches. Doux répit avant que l'air ne se réchauffe et nous oblige à sortir. Le cadet est assis sur la table à pique-nique et se gave de guimauves. Quand je lui fais remarquer que nous avons besoin d'aide, il marmonne que ce n'est pas juste et qu'on aurait dû faire un feu hier soir.

- Combien de jours on reste ici? demande-t-il.
- Trois.

Il reprend une guimauve en roulant des yeux.

*

Tu prends la bouteille de rouge, j'apporte les coupes. Les garçons ont le jus de pomme et les craquelins. La plage ne devrait pas être loin, on entend le bruit léger des vagues.

Nous piquons derrière le merisier pour rejoindre le sentier étroit qui s'enfonce entre les arbres. À travers les branches, nous devinons l'eau. Impossible de prendre un raccourci, nous sommes en haut d'une falaise. Il faut suivre le layon jusqu'au bout, lever les pieds assez haut pour éviter les racines.

plage achalandée
entre baigneurs et flâneurs
quinze inukshuks

Le sable du rivage est jonché de gros galets ronds. Les garçons abandonnent leurs sandales et courent vers l'eau. Tu te penches et saisis un galet. Je nous sers un verre de vin pour un apéro sur la plage.

JOUR 3 Le sentier de la Skyline

Sur les branches du merisier, quelques oiseaux perchés chantent le lever du jour. Tu es sorti préparer le café. Je m'étire. Les enfants dorment. Les rayons de soleil n'atteignent pas encore la tente. Il est 7h30.

*

Neuf heures. Deux cafés plus tard, le cadet nous rejoint.

- Qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui? demande-t-il en se versant un bol de céréales.

- Une rando sur le sentier de la Skyline, lui réponds-tu.

- Pourquoi on ne reste pas au camping?

- Regarde le ciel. Aucun nuage. C'est le temps idéal pour voir des baleines.

9h30. Les rayons de soleil ont fini par percer le feuillage. La chaleur chasse l'aîné de la tente; il nous rejoint, les yeux encore collés.

- Qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui? demande-t-il en se versant un bol de céréales.

*

Tu t'arrêtes devant les trois panneaux, à l'orée du sentier. Le premier demande de respecter la faune et la flore. Le deuxième interdit les chiens. Le troisième précise ce qu'il faut faire en présence d'un coyote ou d'un ours.

- Sérieux? On va voir des ours? demande le plus jeune, impressionné.

le persil journal le persil

Nous marchons côte à côte. Jusqu'à la cabane du gardien, le chemin est assez large pour laisser passer une voiture. Après, la sente se rétrécit, devient trottoir de bois. Les planches surplombent les racines, frôlent la mousse et le lichen. Le cadet court devant à la rencontre des ours. Il est juste assez bruyant pour s'assurer de les éloigner.

*

Nous quittons l'ombre bienfaitrice des arbres pour entrer dans le vent qui décoiffe. Un seul pas sur le promontoire et la casquette de l'aîné s'envole. Tu l'attrapes juste avant qu'elle ne prenne le chemin de la falaise.

La plupart des randonneurs s'arrêtent ici, sur les plateformes de bois aménagées en terrasses. Ils y sont d'ailleurs assez nombreux.

dos au paysage
des familles sourient
à la caméra

D'un côté, la Cabot Trail, en contrebas.

- On dirait des petites autos jouets, fait remarquer le plus jeune.

De l'autre côté, l'océan à perte de vue. Des marches séparent les plateformes, installées de telle sorte que lorsqu'on est au-dessus de l'une, elle disparaît dans le vide. D'où je suis, je vois les garçons se bousculer pour le sac de victuailles. Vertige. Nous les rejoignons et nous asseyons pour manger nos sandwiches.

scruter la mer
pas de baleine
mais des moutons

*

Nous avons le choix de revenir sur nos pas ou de prendre le sentier de terre à gauche pour faire la boucle de 9.2 kilomètres.

- Est-ce qu'on va voir des ours? demande le cadet.

- S'il y en a, c'est sûrement ici qu'on en verra.

Cette section de la Skyline est beaucoup moins fréquentée. Plus de trottoirs, très peu d'arbres, beaucoup de soleil. Et du vent. Encore. Nos casquettes bien vissées sur nos têtes, nous nous engageons dans le sentier qui enlance le cap et longe la forêt. Les hautes herbes jaunes ondulent et nous chatouillent les mollets.

L'aîné et toi avez quelques enjambées d'avance. Le cadet marche sans regarder devant lui, la tête tournée vers le bois. Il se prend les pieds dans une racine, se relève, secoue la terre sur son genou sale. Aucune écorchure.

soudain un grognement
la main du cadet
agrippe la mienne

Nous vous rattrapons en un temps record. En sueur. Hilares.

*

Le soleil est encore assez chaud pour aller faire trempette dans l'océan.

- Le dernier à l'eau est un frileux! prédit l'aîné en mettant le pied sur la plage du camping.

Son frère le suit en courant. Contre toute attente, tu les doubles et te jettes dans l'Atlantique Nord en hurlant.

- Je veux bien être la frileuse, dis-je en me penchant pour ramasser les sandales que vous avez balancées derrière vous.

J'installe les serviettes entre la mer et le ruisseau. Hier, je croyais que c'était de l'eau de mer, amenée par la marée haute et abandonnée là, à son retrait. Aujourd'hui, je comprends que c'est de l'eau douce qui coule depuis la montagne et s'arrête, retenue par un barchois de galets. Peu profondes, chauffées par le soleil, c'est dans ces eaux que je m'abandonne.

trois brasses
les garçons me rejoignent
en grelottant

*

Le soleil me pince la nuque pendant que, penchée sur mon carnet, j'écris que le soleil me pince la nuque. Tu construis un nouvel inukshuk. Les garçons font des ricochets sur l'eau calme du ruisseau. Juste à côté, la mer se brise sur les galets.

JOUR 4 Se prendre les pieds au camping et au-delà

Ce matin, la rosée ne sèche pas. De minuscules gouttes s'accrochent à la tente. En écartant la toile pour sortir, je reçois comme une bruine sur le visage. Les nuages sont bas, saturés d'eau. Les rayons de soleil peinent à les traverser. Pendant que je prépare le café, le cadet rigole, les deux pieds dans l'herbe. Il court la balle de baseball que tu lui lances. Ses pieds glissent dans ses sandales toutes mouillées.

*

- Viens, maman! Hier, tu m'as promis une baignade avant la randonnée.

Il n'y a personne sur la plage. Une mince couche de vapeur recouvre l'océan. Les vagues déferlent, se débarrassent

le persil journal le persil

du brouillard en le cassant sur le sable. Sous les directives du cadet, je cherche les meilleurs galets, minces et oblongs.

cinq ricochets
pour fendre l'eau
et la brume

*

Aujourd'hui, la randonnée sera plus courte, 3,8 kilomètres sur une étroite presqu'île. C'est un choix qui nous évitera l'insurrection. Le sentier part à Ingonish, derrière l'hôtel Keltic Lodge, dont le restaurant est primé. Pour nous sustenter, nous avons des noix, des bouteilles d'eau, et l'intention de revenir luncher à la terrasse du bistro de l'hôtel. Ça nous changera des sandwiches.

- Il y a aussi du wifi, précises-tu à l'ainé.

*

La piste monte à pic à travers les épinettes noires. Leurs branches jusqu'à deux mètres du sol sont complètement nues et affûtées. Pas d'aiguilles ni d'écorce.

- On dirait une forêt ensorcelée ! s'exclame l'ainé.
Les racines, nues aussi, se tortillent entre les roches.
- On dirait des serpents pétrifiés, ajoute le cadet.

craquement
les cimes vertes
tordues par le vent

En sortant du bois, nous sommes accueillis par une armée d'épilobes qui garde la falaise. Leurs longues grappes de fleurs pourpre vif offrent un saisissant contraste avec la mer et les nuages gris-bleu qui défilent.

*

- Donne-moi le guide du parc, demande l'ainé au cadet en lui arrachant le dépliant des mains.

Sur le récif devant nous, des dizaines d'oiseaux nichent. Malgré le vent assourdissant, nous les entendons piailler.

- Les plus bruyants, ce sont les goélands argentés et les goélands marins, annonce-t-il d'un ton professoral. Celui qui vient de plonger, c'est probablement le cormoran à aigrettes.

- Il est échevelé comme toi le matin quand tu sautes dans la douche, lui lance le cadet.

Tu réussis à intercepter le guide avant qu'il ne s'écrase sur le nez du plus jeune.

à vol d'oiseau
un guillemet à miroir
donne la becquée

*

La terrasse du bistro, exposée au grand vent, surplombe la baie. Les nuages lourds sont rapidement chassés et remplacés par d'autres, encore plus lourds. Adossé au mur de l'hôtel, tu nous commandes une deuxième bière, en attendant nos moules-frites. L'ainé est envoûté par l'ordinateur. Tu essaies de jouer à la bataille avec le cadet. À chaque fois que vous déposez une carte, le vent se mêle de la partie.

bourrasque
le valet et la dame
prennent le large

Demain, il va pleuvoir. Ça ne fait aucun doute.

JOUR 5 Trouver refuge à Halifax

Cette nuit, la pluie a attaqué la tente de plocs sonores.

premiers rayons
les feuilles du merisier
dégouttent encore

De la paume de ta main, tu envoies valser les grosses perles d'eau accrochées à la nappe cirée. Après un café, nous supporterons mieux nos vêtements humides. Le ciel a la couleur *Spleen* de Baudelaire. Bas et lourd, il pèse comme un couvercle. Plusieurs campeurs sont déjà en train de décamper. Nous ferions mieux de les imiter. Mais pas question de rentrer tout de suite à la maison. Nous passerons la nuit dans un hôtel, à Halifax.

averse
l'ainé prend sa douche
en démontant la tente

*

La pluie tombe en traits verticaux, pendant que la voiture descend le cap. Les essuie-glaces ne sont pas assez rapides pour nous dégager complètement la vue. Devant nous, les feux arrière d'une voiture s'éteignent et s'allument, comme du morse, pour nous avertir du prochain lacet. On devine à peine la falaise escarpée.

*

L'averse a cessé, mais le brouillard s'accroche. Le balcon de la chambre d'hôtel donne sur le port. À ce qu'il paraît. Nous avons loué à Dartmouth, de l'autre côté de la baie. Il est 18h30. Dans une demi-heure, le traversier nous mènera à Halifax.

le persil journal le persil



rien à voir
que le clapotement
sur la coque

*

La tour de l'horloge sonne 19 heures. Autour des lampadaires, un pâle halo donne à la ville une allure fantomatique. Peu de voitures. Quelques piétons disparaissent dans la brume.

gargouillements
nos ventres vides
en écho

Chaque pas repousse le brouillard d'une dizaine de mètres. Il faut traverser les rues pour en déchiffrer le nom. La recherche d'un restaurant devient une chasse au trésor.

*

- Est-ce qu'on peut rester une journée de plus ? te demande l'ainé en remontant sur le traversier.

- Tonton et Tantine nous attendent à Québec pour souper. Demain, c'est l'anniversaire de ta mère, lui réponds-tu.

Nous sortons sur le pont. L'humidité est palpable.

la corne de brume
perce le brouillard
et nos tympanes

Dans la cabine de pilotage, le capitaine rigole. L'ainé me prend la main et me plante un bec sonore sur la joue.

JOUR 6 Retour sur le bitume

Dans l'auto, Radio Radio fait place à Gaétan Roussel.

*Entends-tu la mécanique ?
Quand se déroule le générique
Et si l'on rejouait toutes les scènes ?
Dis-moi encore que tu m'aimes*

Je me retourne. Sur le siège arrière, le cadet s'est endormi. L'ainé, penché sur son livre, lève la tête et me sourit. Ta main droite quitte le volant, prend la mienne. Je monte le son. Nous roulons vers le reste de la famille.

Roxanne Lajoie

Jérémy Lambert

Le sang des cerises

«*Prive-moi de l'eau, jamais de la soif*»
Liliane Wouters

À S.

Dans l'ombre du grand arbre, le garçon est un gisant. Les bras posés le long de son corps forment un alignement de pierre, que poursuivent ses jambes étirées. Il ne bouge pas ; à peine le mince filet d'air qui lui soulève la poitrine laisse-t-il apparaître les mouvements de la vie qui s'éploie en lui. Le garçon repose dans la quiétude de celui qui sait qu'il est déjà trop tard et demeure dans la patience de l'attente.

Le garçon ouvre les yeux. Il a failli s'endormir là, à même le sol, sur l'herbe rase d'où émane une odeur de terre encore humide des averses de la nuit. Peu à peu son regard s'habitue à la lumière qui berce depuis plusieurs jours la ville et l'anoblit d'une perfection printanière. En une procession singulière, les hommes rendent à l'astre les hommages qui lui sont dus, tournant leur visage vers celui qui les éclabousse d'or. Le feu des yeux du garçon répond à la couronne et tous deux dardent de puissances éruptives mon corps à demi nu, abandonné à leur force virile.

Ce regard de ravissement est le premier qu'il pose sur moi sans d'abord avoir pris soin d'édifier la muraille qui toujours lui laisse la possibilité de me fuir en s'enfonçant dans les cercles étroits de son être. J'esquisse un sourire, léger, le même que celui que je lui adresse depuis le début de notre rencontre, à peine perceptible. Il y règne une paix fragile, que je me force à puiser en moi-même, pour ne pas rompre le recueillement de nos temps sans écho. Alors que rayonne, tout à côté, son corps de titan, il me rend ce sourire, conscient de la vanité de la manœuvre, trop imprégnés que nous sommes de notre arrachement prochain. Mes yeux se ferment.

Je pense à toi, à ces heures qui ont été nôtres. Quelques jours suffisent à une vie pour s'épanouir, pour passer de l'accueil au recueillement. Les eaux du lac avaient reçu, clandestinement, nos premières caresses. Ma main qui, timidement, se posait sur ton ventre, tandis que la tienne venait la rejoindre, emmêlant

nos doigts en une danse de tendresse aux longs présages. Les ondes avaient écouté ce jour nos confidences d'enfants perdus en mer (les hommes ne sont pas assez grands pour les confidences), dans l'enivrement de flots en tempête. Pas de frayeur dans le tumulte : quand l'orage gronde, la pluie se tait ; seul le tonnerre résonne au cœur, effaçant les peurs imaginaires. Reste l'essentiel : les rêves comme points d'amarre de nos esselements. Mais l'eau est capricieuse, laisse la barque sans répit, et aujourd'hui encore j'éprouve cette violente déchirure de n'avoir pu écoper les larmes de feu que je savais perler en toi.

Échoués, vidés de nos maux, il nous fallait une terre, il nous fallait prendre racine, quitter le piétinement dérisoire que nous opposions au torrent du temps, à défaut de pouvoir se laisser guider par lui. Cet îlot depuis lequel on voyait par temps clair le lac nous avait paru un asile sûr. J'aimais le long serpentement des chemins, qui, parce qu'ils ne conduisent nulle part, vous mènent inmanquablement là où vous devez vous rendre. Le parc découvrait au hasard de ses détours, en des pentes toujours savamment calculées pour ne dévoiler au regard que ce qu'il lui est possible d'embrasser, de vastes clairières qu'emplissaient au gré des jours et des envies les citadins naufragés. L'arche accueillait également de nombreux oiseaux, aux chants familiers, et il arrivait même d'y surprendre un renard, alors que la lune se faisait rousse dans le ciel. Divaguant, l'on était attiré par le bruit lointain et continu d'un écoulement, jusqu'à ce que se découvre à nos yeux l'élément le plus incongru de l'endroit, celui que je préférais : une grotte à demi camouflée derrière une chute et que surplombait l'ébauche d'une tour castellane. La ruine, car c'en était une, ou du moins ainsi l'avais-je comprise, était à l'image de nos cendres intérieures, mais le feu que nous tâchions d'y aviver était celui d'une relation déjà avortée. La tour était la trace de ce passé que, quoi qu'il en soit, nous rejoindrions l'un et l'autre tôt ou tard.

Du cœur de ce lieu émergeait une grande bâtisse aux lignes sobres, où l'on avait jadis pu croiser, dit-on, un écrivain du siècle. Derrière celle-ci se dessinait en verdure une forme de théâtre qui aurait pu être – et peut-être l'était-il après tout – celui qu'édifia Œdipe l'Errant, le Suppliant, dans son voyage vers Colone. Le parc était un labyrinthe au Minotaure imprévisible, que les grands arbres séculaires dissimulaient adroitement. Dans les recoins des ombres qu'ils projetaient au loin, le garçon et moi établissions notre campement, un abri de fortune, mais que nous partagions, qui n'appartenait qu'à nous, et où

nous enfouissions les souvenirs d'une union que nous savions prendre l'eau. L'îlot serait à jamais consacré à ce que nous nous efforcions de bâtir en pure perte. Il incarnait à lui seul la tragédie de notre rencontre : son caractère éphémère.

Le garçon et moi gravitions autour d'une tache aveugle, le drame de notre vie qu'était cette sensation de n'en avoir pas eu. Cette impression était bien trop étonnamment unique. Elle nous appartenait à tous deux, dans le chemin partagé que nous accomplissions l'un sans l'autre, et qui n'aurait pu être autrement décrit. Dès les flamboiements de notre rencontre, j'ai senti que tu t'arrachais à moi. Le retour à nos réalités était trop proche et nous consumait de l'intérieur. J'aurais voulu être avec toi, être près de toi ; j'aurais voulu te rejoindre là où tu étais, mais je savais que ce n'était pas possible, que cela ne convenait pas, que c'était une erreur – même si l'erreur n'est pas toujours l'envers d'une vérité. On ne peut infiniment se faire face. L'on tomberait dans l'abîme du regard.

Nous avons parlé du regard la première fois que nous nous sommes vus. Je n'ai rien dit du tien, mais je savais que c'était cela qui m'avait attiré à toi. Le regard est fascinant. Quand deux Gorgones se rencontrent, elles se captivent, paralysent celle qui croyait n'avoir affaire qu'à un simple jeu de séduction. Il nous a suffi de nous voir. Peut-être de nous sourire. Bien que tu souries peu. C'est cela aussi qui te rendait insaisissable. Mais avions-nous besoin de nous saisir ? Cerner l'autre, c'est le réduire à sa propre raison. Nos raisons sont défaillantes, profondément. C'est bien de te penser insaisissable. Cela ne m'effraie pas. J'aime aussi que tu me penses comme tel. Je ne veux pas être quelqu'un, je veux seulement être. Ainsi les reflets du soleil dans mes cheveux, au milieu des grenouilles, tantôt blonds, tantôt vénitiens, tantôt châtain. Ainsi aussi ce sourire qui chaque fois bouleverse mon visage, à le rendre impossible à fixer dans ta mémoire.

Je crois que la mémoire – la mémoire des hommes, une mémoire des choses – n'a pas lieu d'être entre nous. Je ne me souviendrai pas de toi. Déjà ton corps m'échappe, tes cheveux désordonnés, ton torse fin sur lequel jouent mes doigts. Seul ton fantôme reste aux souvenirs les plus enfuis de mes sens. Rien de nous, car de nous il n'a jamais été question ; on n'additionne pas les êtres. Sommes-nous vraiment ces deux adolescents que nous disions être hier, dans cette alcôve, devant un écran dont nous n'avions que faire ? Je vivais avec toi la justesse du moment.

J'ouvre les yeux. Le garçon plonge sa main dans le sac en papier placé entre nous et en sort deux cerises, probablement les deux dernières, nouées entre elles en un lien étrange. Délicatement, il sépare les deux fruits, m'en tend un tandis qu'il porte l'autre à ses lèvres. Je regarde un instant la cerise, et la mène à ma bouche. Sa pulpe charnue s'écrase sur ma langue, offrant la douce âcreté du fruit défendu : celui d'une vie de félicité arrogante que personne ne devrait connaître. Bientôt ne reste que le noyau. La chair s'est dissipée dans l'assouvissement du désir, pendant que la graine reste en moi, et le mystère de la nais-

sance future qu'elle porte. Plus rien n'est à dire, chaque parole qui le devait a été prononcée en l'espace de ces trois semaines habillées de notre foi. Le garçon penche vers moi son buste de danseur et, sans hésiter, sans émotion, embrasse ma joue. Le sang des cerises encre mes doigts pâles. Mes yeux se ferment.

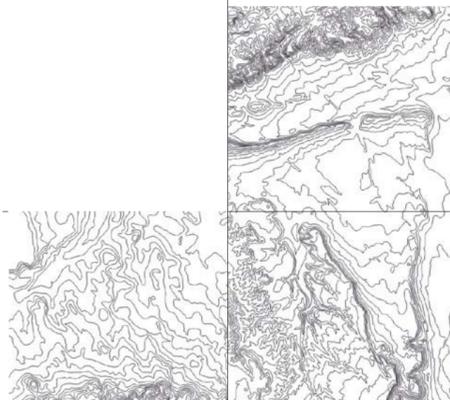
Que nous soyons en rue ou chez toi, au cinéma ou au parc, dans l'ombre du grand arbre, que tu caresses mon avant-bras, que tu me tiennes la main, que je t'embrasse et que tu me rendes ce baiser, ranimant, une fois encore, cette envie de sentir nos corps s'étreindre, je ne saurais dire la profondeur de ces moments. Celle qui part du regard. Le regard de loup que tu m'accordes, le regard d'eau que je te dis avoir ; cette plongée au corps de l'autre jusqu'à s'achopper à la vérité, au heurt que ni toi ni moi n'avions prévu ; une révélation simple qui me fait sourire lorsque j'y songe : c'est toi. Je crains qu'il n'y ait rien de léger entre nous. Je l'aurais voulu, pourtant. Mais pendant que j'apaisais vainement mes lâchetés les plus viles – cette angoisse de n'être plus qui m'engorgeait –, tu as fait renaître en moi une soif d'être, de ton fer brûlant qui m'arrachait aux larmes la douleur et la joie. Je sais que tu es.

Hier encore, nous repensions au hasard qui devait nous mener l'un à l'autre. D'une journée à rebours nous retiendrons avoir échoué, échoué à rendre notre vie raisonnable, échoué à vouloir garder la main sur ce qui nous dépasse et qui n'est pas nous. Ainsi avons-nous échoué en princes déçus au lieu du sacre de notre regard. Car plus j'y pense et plus je le sais : le regard n'appartient à personne, il est ce qui se joue dans l'ombre de ce qui n'est pas, ou pas encore. Le regard est la seule chose qui a lieu. Il est sans fin dans la compréhension du vide. C'est pour cela qu'il est le plus important, c'est pour cela qu'il peut tordre jusqu'à l'assèchement le cœur qui le reçoit.

Dans le creux de ton absence, je m'habite désormais. Tu es devenu ce grand arbre dont les racines puissantes m'ont rassuré alors que je cherchais le sens de mon séjour dans cette ville. L'advenue en nous d'un monde nouveau est une espérance qui demande quelques profanations. Perdu en nos jours d'obscurité, il nous faut tendre, toujours tenter de tendre, vers l'évidence. Tu le sais, mais je veux te le dire : à ma façon, je t'aime. Je t'aime de ce souffle de l'enfance sans lequel, comme les grandes personnes, nous n'aurions jamais connu la déraison de nous trouver et de vivre.

J'ouvre les yeux. Le garçon est parti.

J.L.



Pierrine Poget

Souviens-toi de Baveno

Il arrive qu'une phrase prenne possession d'un lieu, qu'elle vienne se fixer sur lui de manière irrésistible. L'inverse peut également être vrai ; il arrive que des lieux soudain absorbent, parfois avidement, quoique de façon extrêmement sélective, certaines phrases en suspens dans la mémoire, certains fragments de textes rencontrés au fil des années de lecture ou d'écriture. Il arrive aussi – c'est plus rare – qu'un texte entier se mette à graviter autour d'un point de l'espace, selon une orbite de plus en plus resserrée, jusqu'à tomber sans retour dans l'attraction du lieu, de ce point du monde, où il se loge alors, au corps duquel il adhère, de toutes ses particules langagières, comme si ce lieu et ce texte se complétaient, comme s'ils s'attendaient l'un l'autre pour prendre tout leur sens, un sens passé inaperçu à la première lecture, ou à la première promenade ; comme si la rencontre d'une phrase et d'un espace devait achever d'en révéler la nature, les frappant chacun du coin réciproque de l'inédit.

Innombrables sont les phrases et les fragments de langage, paroles écrites (dans la mesure où elles ont pu prendre une forme fixe dans la mémoire, une forme d'identité) ; innombrables sont ces éléments qui recevront en partie leur sens d'un lieu, lieu auquel ce filet de mots donnera un sens nouveau en retour, chacun gratifiant l'autre d'une tonalité qui lui manquait encore, d'une nuance sans pareille, car les paroles ont un pouvoir de coloration sur les corps qu'elles traversent, un pouvoir d'éternité. Innombrables, dis-je, sont les mots qui attendent le moment de cette occurrence physique, le jour de leur incarnation, à la faveur d'une promenade, où l'œil est frappé plus que de raison par un certain spectacle. Ce moment de la rencontre entre des qualités spatiales (une ombre, une perspective, une transparence, une ligne de crête), cet instant décisif pour qu'un fragment de texte se détache du corps immense et vague de la mémoire pour venir au jour, pour prendre évidence, cette seconde, sont incertains et différents pour chaque individu. Cette rencontre peut ne pas se produire de toute une vie. En vérité, elle est un cas d'exception. La part essentielle du langage qui évolue à la marge de notre conscience ne trouvera

jamais le chemin de cette révélation physique. Cependant, avec une patience infinie, toute parole erre courageusement, pour quelques instants ou pour des siècles, jusqu'au moment où enfin, dans une révélation de plus ou moins de conséquence, brutale, ou délicate, cette parole se dresse devant un individu, dans toute son évidence.

Là, lorsque ces mots se font entendre, lorsque paraît dans le champ de la conscience une phrase dont nous n'avions encore jamais mesuré la portée, lorsqu'en un certain point et en un certain temps, une parole mémorisée touche un cœur d'homme, celui ou celle par qui cela arrive est pris d'un frisson très doux : le lien qui articule désormais (depuis un instant) le langage avec l'espace, la pensée avec la présence, ce lien naissant mais incontestablement ressenti, le met à l'abri d'une violence, celle de l'insignifiance et du refus de naître.

Il en est ainsi pour moi d'une certaine place, dite *Neuve*, au centre de laquelle un cheval de bronze, monté sur un piédestal, offre sans relâche au ciel le corps d'un général. Trois marches de granit rose flanquent le pied du monument, s'élevant par faibles degrés vers le marbre. Le tout forme une forte saillie, au bout d'un morceau de gazon, mais je crois que peu de gens portent les yeux sur ce monument public. En revanche, nombreux sont ceux qui se reposent volontiers sur la dernière marche, adossés au socle clair.

Je me figure que le plaisir d'y demeurer quelque temps vient en partie de l'exposition égale de ce monument aux quatre directions, des quatre faces régulières du marbre, surmontées des lignes plus obscures de l'anatomie du cheval, lui-même supportant les complications d'un vêtement d'apparat, d'où pointent encore un menton, un front bas, une casquette d'uniforme. Ce plaisir tient également à la ronde permanente des piétons et des véhicules évoluant à quelque distance, sur une trajectoire courbe, formant un ballet sonore et bigarré dont le monument occupe sans cesse le centre. Il règne en ce milieu, au pied de la statue, un air de *lenteur*, et je vois venir

à moi ces mots de Jaccottet, rencontrés brièvement il y a longtemps, et qui, souvent depuis, sont venus décrire une situation qui m'incluait, en nommant avec précision ce que je ressentais mal, offrant à mon expérience une dimension supplémentaire : « ... l'immobile foyer de tout mouvement. »¹ Tel est le petit fragment qui insistait pour remonter à la surface de mon esprit, notamment ici, au milieu de la place Neuve, à l'ombre du cheval contourné et rude, sous le vent du soleil couchant, tandis que mes yeux se posaient sur les grilles du parc, et, en moi-même, sur les murailles de la vieille-ville que je savais se trouver dans mon dos, puis sur ces trois volées de marches : l'une, raide et solennelle, au pied du musée Rath ; la deuxième, plus étale, plus mondaine, qui menait au perron du Grand Théâtre ; enfin, cette troisième, plus familière encore, presque domestique, devant la vieille entrée du Conservatoire de Musique. Si je fermais les yeux, je jouissais du même spectacle par le souvenir. Je pouvais donc lire ici, écrire, sans me priver de paysage. En ce point de l'univers, en ce centre tout relatif, au ciel duquel passent parfois des étourneaux par centaines, je me sentais le moyeu de la roue, et les mots de Jaccottet prenaient corps, c'est-à-dire aussi qu'ils se transformaient, se déformaient, s'élevant en variations infinies sur la pierre froide du monument, m'offrant à moi, au milieu du repos, dans la chaleur immobile du Verbe, la jouissance des significations nouvelles.

Le granit est de Baveno. Cela, je l'ignorais. Je l'apprends en rédigeant ce texte. Et voici que s'attache au lieu ce mot nouveau : *Baveno*. Quelque part, je lis que « Baveno est l'oasis enchantée et silencieuse de la nostalgie »². Je suis émue.

Peut-être y a-t-il des lieux qui nous offrent de nous reposer en nous-même de façon privilégiée ? Alors, irrésistiblement, nous y revenons, plusieurs fois, croyant prendre ainsi le chemin d'une simple habitude, alors que nous répondons à une nécessité de l'âme, celle de rejoindre un lieu intérieur, un refuge ouvert, au milieu de nos semblables.

La présence, dans ces lieux de réminiscence et de repos, d'une sensation conjointe d'ouverture et de refuge, fait surgir Francis Ponge. C'est dans *Le Carnet du bois de pins*, dans « Le plaisir du bois de pins » que je trouve un écho à ma sensation d'être abritée dans une structure ouverte, et à l'idée que c'est surtout la position relative d'un sujet dans l'espace, non les strictes qualités de cet espace, qui confère au lieu sa dimension protectrice. Place Neuve, c'est l'ouverture à trois cent soixante degrés et

l'absence d'axe privilégié qui m'offrent cette sensation de tranquille immobilité, d'où porter son regard sur le monde : 9 août 1940 – Le soir : « [...] le bois de pins est une pièce de la nature [...] bien délimitée, généralement assez déserte, où l'on trouve abri contre le soleil, contre le vent, contre la visibilité ; mais abri non absolu, non par isolement. Non ! C'est un abri relatif. [...] Chaque bois de pins est comme [...] une chambre, une vaste cathédrale de méditation (une cathédrale sans chaire, par bonheur) ouverte à tous les vents, mais par tant de portes que c'est comme si elles étaient fermées. Car ils y hésitent... »³

De là où je me trouve, sous les naseaux du cheval, le dos appuyé sur le frais de la pierre, je ressens cette hésitation alentour. Quelque chose ici hésite à se déterminer. De cette île formée par le monument, je me retiens de porter un regard trop définitif sur le monde, qui m'apparaît enfin tel qu'il est : profondément changeant, une succession de configurations éphémères et interdépendantes.

Assise sur le granit des marches, sous le train du cheval, j'hésite à croire rien, sinon à mon existence momentanée, et à celle des formes qui m'entourent pour un temps. Maintenant, d'autres mots encore se présentent : « ... car ce lieu de repos est aussi celui de la décision »⁴. Je sors du bois de pins. Je quitte ce bonheur d'indécision, pour un autre : celui de participer à la vie. Le temps d'hésitation que ce lieu m'a offert m'a remise au monde. Je peux quitter cette place sans quitter sa protection. Les lieux ne s'épuisent pas de nos départs. Ils nous accueillent, nous relancent, nous reprennent. Ils sont faits pour cela. Ce sont des rivages.

Ils n'ont rien perdu.

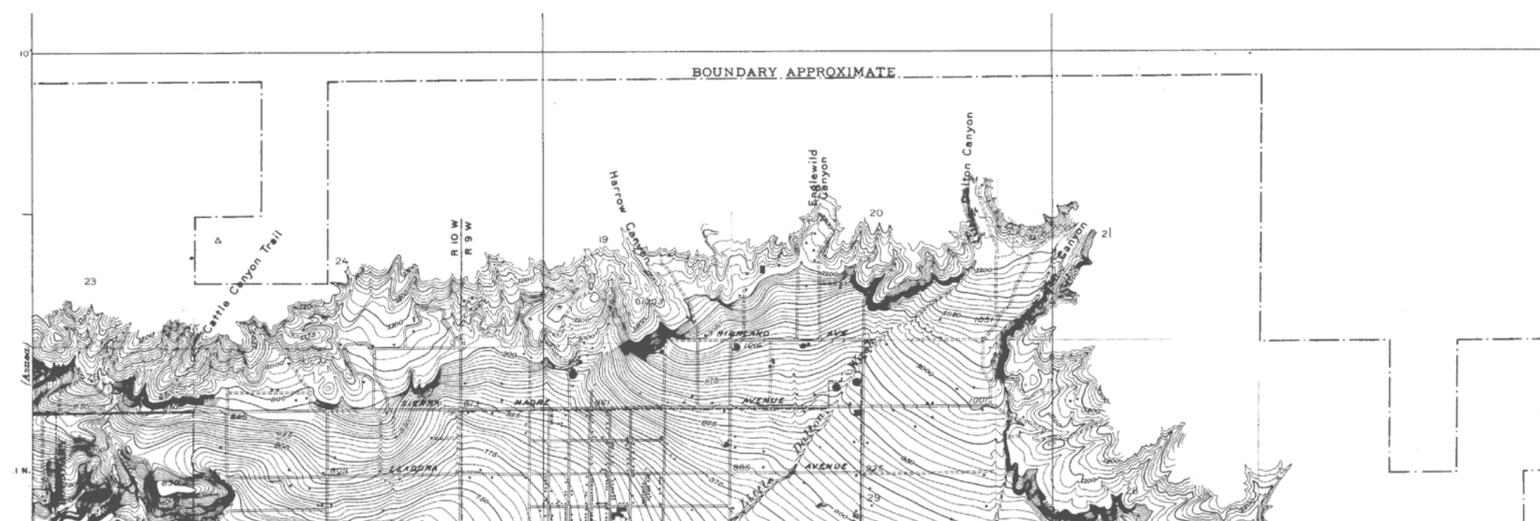
P.P.

¹ Philippe Jaccottet, *Paysages avec figures absentes*, Paris, Gallimard, 1970.

² Un certain Nino Bazzetta De Vermania, dans un *Guide du lac Majeur* daté de 1931.

³ Francis Ponge, *Le Carnet du Bois de pins* in *La Rage de l'expression*, Lausanne, Mermod, 1952.

⁴ Francis Ponge, *La Fabrique du Pré*, Genève, Skira, 1971.



André Carpentier

La nuit de Khanpur

« Qui cherche l'infini n'a qu'à fermer les yeux. »
Milan Kundera, *L'insoutenable légèreté de l'être*

Dans un carnet de voyage datant de 1996, seul sur une page et souligné de deux traits, figure le mot *totalemment*, qui à lui seul éveille en moi ce genre de scène qu'on devine peu signifiante pour les autres, mais qui reste marquante pour soi.

Remontés de l'Inde du Sud dix jours plus tôt, nous avons d'abord cheminé parmi des villes mythiques, Old Delhi, Varanasi, Agra, Jaipur, gardant le choc de Calcutta pour un voyage ultérieur... Ce jour-là du 4 janvier, voyageant par beau temps, sous vingt et quelques degrés centigrades portés par à peine de vent, nous commençons de nous enfoncer dans la zone fertile du Rajasthan. Par temps d'hiver, cependant, cette région d'acacias et de prés secs se pare de teintes bistrées et de jaunes blafards autour d'un parsemis de taches vertes...

Elle prend beaucoup de photos des Rajasthanis dans leur Rajasthan, et moi des notes éparses; et par moments c'est l'inverse.

Bien que nos sens découvrent une Inde rurale aux paysages rêches, la fascination n'y est pas moins prenante que sur les ghats de Bénarès ou devant la beauté imposante du Taj Mahal, des temples de Khajurâho, du Palais des Vents... Le désir de l'Inde est en nous si puissant que, malgré l'insistance de la misère, notre imaginaire pointe vers le Rajasthan des maharajhas et des gourous, avec leur arrière-fond de civilisation raffinée et de traditions spirituelles. Le sentiment d'un ailleurs extrême, porté par une irrésistible empathie, y est aussi pour beaucoup dans cette fascination. De même que l'impression d'aborder un autre temps, plus qu'un autre pays. La saisissante disparité de l'Inde, avec ses couleurs et odeurs enivrantes, opère sur nos sens et sur nos esprits.

On dit qu'il y a plus de quarante mille villages dans le Rajasthan. Or, en milieu d'après-midi, nous faisons halte dans l'un d'eux, Khanpur, un étalement de maisons enserré de collines pelées où il est décidé que nous passerons la nuit.

Ainsi donc, les tortueux chemins de la journée, à travers des campagnes disparates, nous auront menés, non pas à une grande cité, mais à ce modeste hameau! En fait, un village à proximité des villes saintes d'Ajmer, enclave musulmane, et Pushkar, hindoue. On y discerne d'ailleurs dès l'abord la mixité religieuse.

Au soleil déclinant, selon une tradition internationale qu'on appelle l'heure de l'apéro, on nous installe dans des fauteuils de rotin, devant des bières et des litres de thé surbouilli. Tout autour s'étale un décor ici et là ocre avec des taches rouille, beige et grège au loin, tabac sous nos ombres et de plus en plus sépia en cette fin de journée, un alentour d'une grande solennité dans lequel broutent des moutons et des chèvres. Près de nous, un dromadaire domestique blatère sans arrêt en exposant une langue démesurée. Des chiens parias tentent des approches pour nous lécher la main, mais on nous conseille de garder à distance ces bêtes semi-sauvages vivant en marge des humains, qui se nourrissent de déchets et qui quémangent sans cesse...

La température tombant rapidement, il nous faut peu à peu ajouter des couches de vêtements, jusqu'à finalement nous emmitoufler dans des couvertures de laine. Comme le soleil doit passer derrière l'horizon vers les dix-huit heures, un employé vêtu à l'occidentale repousse quelques chiens entreprenants et, juste avant le crépuscule, nous sert un plat de curry sur lit de riz, accompagné de chapatis. Il rapporte de la bière et allume un fanal.

Durant le repas, des voyageurs s'évertuent à exposer leurs diverses attaches, amoureuses, familiales, professionnelles, voire nationales, comme s'ils craignaient de perdre le contrôle de leur vie au sein de cet ailleurs radical; d'autres, plus réservés, peut-être aussi plus curieux et plus avides d'émotions, préfèrent s'imprégner d'images du quotidien rajasthani. Certains mangent sans vraie faim, d'autres dévorent...

Pendant ce temps, la nuit se déploie d'est en ouest, comme il se doit, et ce n'est pas long que le jour se fait soir, que les

évidences de la lumière font place aux incertitudes de la nuit. La noirceur s'installe tel un passage imaginaire entre le ciel et nous, un ciel parsemé d'étoiles de différentes magnitudes, à cause de la presque pleine lune qui éclaire un coin de ciel. Peu à peu, surgissant du fond de l'espace, des étoiles en abondance viennent ajouter leur présence. Le firmament prend alors un tout autre aspect, qui amplifie son pointillisme sur fond de jais bleuté.

Le repas achevé, comme la température est descendue vers les cinq degrés et que la fine laine nous réchauffe à peine, décision est prise de quitter l'espace de voix plurielles des jaseurs et de nous diriger vers la tente qui nous a été assignée. Suivant la trouée de nos lampes frontales, nous empruntons un sentier aux parages animés par des grouillements de chiens parias aux yeux brasillants. Une fois à l'écart du rayon d'action du fanal, il nous prend de faire halte sous les étoiles et d'éteindre nos lampes; c'est notre façon de négocier le tournant de la nuit... Les alentours densifient alors leur noirceur et le ciel, sa luminosité. Elle jette sa tête dans mon épaule et plusieurs minutes s'écoulent sans que ni l'un ni l'autre ne bouge; nous sommes envoûtés par ce ciel si pleinement étoilé qu'on dirait qu'il occupe jusqu'aux maigres pâturages autour de nous.

Un employé au sourire rassurant, qu'on imagine chargé de nous protéger contre les chiens parias, semblant étonné de notre enchantement, nous fait savoir, en s'appuyant sur sa conviction de croyant, que ces étoiles étaient déjà là, rencognées dans l'espace sidéral, durant que, de jour, nous parcourions les routes. Ce qu'il condense dans l'expression *Always there*, en dodelinant de la tête, *always, always there...* Sans en faire un argument philosophique, j'ose pour moi-même la métaphore du ciel étoilé comme abri originel, avant même la caverne et la hutte, ce que je résume par les mots *Like a roof*, mais n'élabore pas davantage, ni n'ajoute l'hypothèse par trop occidentale d'un ciel étoilé qui protégerait l'esprit contre l'infinitude de l'univers, je ne voudrais pas faire perdre à notre gardien sa sérénité! Mais, qui sait, peut-être réagirait-il en citant les grands textes de la tradition védique sur l'infinitude de l'infini et sur la joie qu'en tire le sage soumis à l'ordre naturel cosmique. Ou peut-être citerait-il le Coran sur l'infinitude divine et la finitude humaine, car il me semble plutôt de la maison d'Islam.

Puis il y a une phase de contorsions pour intégrer notre tente blanche doublée d'une toile verte, devant laquelle nos sacs à dos ont été déposés, un modeste abri sans tapis de sol au sein de la vastitude nocturne, équipé de deux lits de camp pliants, sur lesquels il ne nous reste qu'à disposer nos sacs de couchage. La journée a été longue, la toilette du soir à la lingette est brève, à peine le temps de quelques commentaires sur la journée, émaillés d'exclamations et de soupirs. Je renonce à me pencher sur mon carnet et à y tracer de ces phrases que, de toute façon, je jugerais plus tard aussi exaltées que celles des jours précédents. Bien que j'y cause peu, j'ai l'écrit qui s'enfièvre facilement en voyage...

Ayant fait écho à son souhait de bonne nuit, j'éteins la lampe frontale, lui trouve à tâtons une place à proximité, m'engouffre dans le sac momie et m'enchâsse la tête dans la

cagoule. Dès les premiers instants, il y a quelques éclats de voix; des voiles lumineux animent la double toile du côté de l'entrée, sans doute les frontales de quelques passants... Puis, d'un coup, surgit une nuit de solitude ténébreuse où silence et noir profond se compénètrent. Une nuit... comment dire?... comme d'avant l'humanité.

Près de deux décennies plus tard, je me souviens comme si c'était tout à l'heure de ce long moment d'immobilité dans la noirceur de l'abri de toiles destiné à nous protéger du froid, des intempéries et des chiens rôdeurs... Je ne me revois pas, comme on le dit trop couramment, mais me ressens enfoui dans mon sac, comme en une espèce de présent durable, et éprouve l'abîme des noirs qui m'enveloppent. Des noirs de terreurs enfantines, bien que sans la terreur; des noirs profonds de derrière des triples paupières de chat, bien que je garde les yeux ouverts. Des noirs de double toit de tente qui me rappellent que, dans la chorégraphie d'étoiles qui nous surplombent, plusieurs sont mortes depuis longtemps.

Pourquoi, dans ses *Pensées*, Blaise Pascal écrit-il: « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie »? Les spécialistes de la finesse pascalienne me prendront au gîbet de la tradition critique, mais peu importe; mon hypothèse, c'est qu'il lui fallait, dans sa relation à l'univers, instaurer un moi (*m'*) – concept inexistant à son époque, je sais –, un moi face à cette infinitude, de manière à se constituer en interlocuteur, fût-il effaré. Cette infinitude exige en effet un regain de conscience de soi qui, dans cette nuit de Khanpur, ne me vient pas facilement. Mais je le dis mal... Car, par quelque manière, je me fonds, comme jamais depuis la période utérine, dans la totalité de ce qui est.

Il ne me vient alors pas à l'esprit de soupeser si cela me grandit aux proportions de la totalité ou me rapetisse au niveau de l'insignifiance, comme si tout cela n'était qu'une seule et même chose. Je ne ressens ni félicité ni angoisse. Ni désir de comprendre.

Ce que je ressens, cependant, c'est que je suis happé par un ailleurs inédit dans le nulle part de la tente, qui prend soudainement fonction de hutte initiatique. Je suis loin de mon espace familial, certes – je l'ai voulu –, mais surtout loin de moi-même, et pourtant si exclusivement moi-même! C'est là une expérience équivoque. On n'est jamais que seul, tel un bloc erratique, et seul dans sa totalité, face à l'infini. Je veux dire que, flottant ainsi dans le noir, on est vite abandonné par la sensation qu'autour de soi, dans toutes les directions, des enfilades de plans portent chacun un lieu, des gens, des événements, toutes choses induisant la perspective d'une communauté humaine constituée de variété... Et pourtant, tout autour de nous, il y a bel et bien la plaine, il y a des rasades de vent frais portant leur poussière, il y a une flore locale et une faune secrète préoccupée de survie, il y a des chiens parias divisés par clans, il y a une cantine et des installations sanitaires, il y a des hommes engoncés dans des châles, qui se réchauffent à des feux de barils... Sauf que, comme tenu en suspension dans un univers infini, je n'ai même pas le réflexe d'évoquer le monde à coups de tels petits *il y a...* Pas plus que de me remémorer



certain détails de la journée, le petit matin rose de Jaipur, la folie des routes indiennes, les paysages mi-partis agricoles et désertiques, le tchaï de route pris sur une place ombragée d'un grand banian, les foules de passants peu pressés dans les villages, les femmes chargées de cruches d'eau, les écoliers en uniforme jouant près de huttes de torchis... C'est que la solitude sidérale annule la souvenance, voire la pensée. Et pourtant, à cette seconde, tout autre lieu me satisferait moins que cette cavité obscure au cœur du cosmos où mon esprit n'a de cesse de me répéter son enchantement; et mon corps, son bien-être. Je respire profondément, me sens presque vigoureux dans une forme d'épuisement. J'attends le don du sommeil, comme on dit dans *L'Illiade*, en pressentant que ça ne fera pas une grande différence.

Or, après un moment de cette noirceur muette ou être et non-être ne font qu'un, je tends l'oreille, car ce silence d'avant les mots regorge soudain de bruissements qui ne sont d'abord que l'écho de ma propre présence: une pulsation, une respiration, quelque chose que j'associe à un fredonnement intérieur... Puis je décèle un second souffle, le sien, du genre calé sur son rythme cardiaque, puis un troisième, comme si nos souffles s'accordaient à celui de la nuit... Mais sans doute n'est-ce que le tambourin de la double toile, percuté par le vent, qui imite la ventilation pulmonaire... Le noir amplifie tout, la nuit magnifie tout.

Au bout de quelques minutes, avec l'accommodation, surgissent quelques noirs moins denses, des noirs à reflets sombres. J'aperçois en effet des lueurs, des zébrures, des taches sur la toile, en raison d'interstices au bas des panneaux formant l'entrée, qui laissent passer un peu de vent et de lumière occasionnelle, sans doute la lampe de notre veilleur de nuit qui fait sa ronde... Yeux ouverts ou fermés, c'est sensiblement les mêmes lueurs; ça ne change pour ainsi dire rien. Et cela me jette dans un vide qui ne peut être étranger à l'événement initial de ma toute première sensation de nuit. Ni une angoisse, ni une peur, encore moins un moment romantique; juste la sensation brute, irraisonnée, d'être issu des plis de la nuit, de participer de la nuit, d'être soi-même la nuit. Il n'y a plus de différence entre en soi et hors soi, entre ici et partout, entre être et ne pas être. Ainsi, pour un moment, s'accomplit ma présence absolue.

Je revivrai une émotion analogue en juin 2000, du côté de Paryang, un village tibétain sis à quelque 4700 mètres d'altitude, sur le chemin du mont Kailash. J'ai raconté ce voyage dans un livre¹, mais y suis resté muet quant à ce premier moment dans un minuscule abri vert de type tente canadienne à double paroi. Cette impression de vie tenue en suspension dans le vide intersidéral ne se partage pas facilement, peut-être en raison du double aspect utérin et mortifère d'une si intime expérience...

Dans la nuit indienne de Khanpur, sourcils froncés et pupilles dilatées, je suis soudain rattrapé par le monde environnant; j'entends et même flaire que la nuit réveille l'état sauvage près de la tente, où une tranche de monde animalier semble s'animer. J'entends des bruits d'agitation tout près, sur fond

de chèvres qui bêguètent par à-coups au loin, de moutons qui bêlent. Il me reste donc une modeste place d'auditeur dans l'ordre des choses.

Puis le silence et la noirceur enveloppent tout à nouveau. J'ai beau tendre l'oreille, chercher à faire écoute de la vie, à capter ne serait-ce que l'écho de l'animation extérieure, je n'obtiens de réponse que du silence, dans lequel je m'engouffre. Force m'est de prendre de nouveau conscience que je fais partie de cette masse d'obscurité et de silence, avec mes yeux grands ouverts sur le noir et tous mes sens suspendus. Le voir, l'entendre, le sentir tenus à presque rien, le toucher entravé par le sac momie, il ne me reste en effet que le parler. «Es-tu là?

- Totalement», dit-elle, dans une lenteur de prononciation qui ne lui est pas coutumière.

Suit un silence plein de néant. La fatigue que j'ai voulu nier me tire dans ma nuit intérieure. J'y vacille, m'endors presque. M'endors.

Plus tard, au milieu de cette nuit de Khanpur, éveillé par une vessie impatiente, je m'extirperai de mon sac et, croyant mettre le pied au sol pour aller me soulager dans la plaine, je balancerai une partie de mon poids sur le corps haletant d'un chien paria allongé entre les deux lits de camp. Nous en serons lui et moi si stupéfaits que nous resterons un long moment face à face à partager nos haleines. Après une longue hésitation, n'y tenant plus, je me frayerai un chemin dans le noir en tâtonnant de la main et du pied, car je n'aurai su localiser ma lampe frontale. Comme s'il m'avait provisoirement adopté, le chien m'accompagnera dans ma sortie sous les étoiles et une presque pleine lune déjà assez basse. Sa démarche me semblera laborieuse; en raison de l'âge ou d'une blessure, je ne saurai trancher. Au retour, je négligerai de sécuriser les panneaux d'entrée et le paria reviendra dormir près de nous jusqu'aux dernières syllabes de l'aube.

À l'aurore, à peine écloso au jour, je mettrai un mot à l'abri dans un carnet, un mot à lui seul porteur de toute une nuit.

André Carpentier

¹ André Carpentier, *Mendiant de l'infini*, Montréal, Éditions du Boréal, 2002.

Sylvain Thévoz

Godemiché mon amour

Porter là les marques laissées par l'épreuve, le passé, l'expérience, la peur. Cette flamme ressentie pour toi m'a brûlé, endommagé, asphyxié. J'en redemande. Encore. De l'intérieur.

Tu me blesses, donnes du pied autour des braises fines. Je laisse les mots descendre au plus profond. Je te fais du mal, moi? Je te tords, te torsade? Comprendre ou entendre, ce n'est pas encore assez. C'est le poids du cœur qui compte : la chaleur de la petite flamme, la gravité du sang. J'ai un équilibre à trouver pour que l'on apprenne à prendre soin l'un de l'autre, se protéger ; aimer sans s'oublier totalement, ou que l'un ou l'autre ne prenne trop de place. Mon abri c'est ton corps. L'un et l'autre, à sa vitesse propre, avancer vers, et dans.

Je chiffonne les draps, gribouille aux heures noires, endommage le cadre. Il est presque détruit maintenant. Et mes cuisses. Ce qui m'étonne, me pousse vraiment à me mettre à genoux pour prier, psalmodier, c'est que nous soyons portés par le désir d'en agrandir l'espace. Toi : plastique. Et moi : dans le lieu du corps. Au terrier. Malgré l'étroitesse des jambes, malgré nous : peurs, blessures, j'avance vers toi. Marqué mais purifié aussi. Les ongles. Cela a le goût du miracle et de la tourbe. C'est comme une feuille dans le désert. Graine en terre, un pistil ou une pelle. Moi, en toi. Toi en moi. S'il faut arrêter de travailler, j'arrêterai. S'il faut devenir mendiant, je le serai. S'il faut nettoyer des tables, j'en nettoierai. Cela m'est égal, vraiment. Je veux être gardien de flamme. L'essentiel est de bercer cette douceur. Je suis un homme qui a reçu un cadeau. Je l'ai accueilli comme un animal reçoit un violon. Il n'y a pas d'autres trésors. Je vais en assurer le soin. Le cœur déborde. Je prends des cours de solfège. Lentement, j'exerce des gammes. Et des cris, de bonheur.

Je marche toute la journée ou presque sur un bout de plage ou sur des plaques de béton. De vieux messieurs, de petites dames en maillots à pois et pantoufles se font bronzer à la graisse à traire, vont nager ensuite, avant de passer furtivement sur une balance. Les montagnes sont de fonte. La chaleur épaissit les ombres, puis les floute. Le plus beau, c'est la luminosité forte, la capacité de voir aussi loin ; que cette distance apparaisse si ténue. L'éblouissement. Les clins d'œil

des octogénaires. Tu me dis : Qu'est-ce qui a changé? Je te dis : Cela. Et je montre mon corps et je montre le ciel et le petit moteur. Et mon bras qui se tend. Et mon dos qui se creuse. Cette passion pour la lumière, non l'éblouissement ou la cendre. Territoire : partout. Ton corps en moi maintenant. Dur et moulé. Ton centre chercheur dans une chambre d'hôtel de station balnéaire.

Ma peau chauffe, rougit. Le vent est frais, comme un voile sur la caresse du soleil. Ton bloc sur mon ventre. Je ne vois que toi. Chaque chose à sa place. En son temps, chaque seconde. Je raconte les oiseaux, roucoule les roseaux, murmure au crabe en arrêt sur le sable. Je peux dire aussi les pieds nus dans la mer, le jeu d'un enfant sur la plage et l'énonciation lente de ton nom. Parole neuve. Grand silence aussi. Territoire de ton corps. Et ma bouche grande ouverte, et cela jusqu'à l'urètre, comme une fermeture éclair.

Tout cela qui est hors de l'absurde, du non-sens. Cela hors de notre appréhension, mais vibrant au niveau du ventre où j'agis pour faire place nette. Dans le centre. Pousser, pousser alors, dans. Je me réduis à vivre dans ma chambre comme un hôte de passage : témoin et mendiant. Les miettes majuscules jetées là par toi. Ton silence, grand pont et une robe rêvée sur le sol. Pourtant : rien, ni personne par terre.

Je me réduis à la place du privilège : celle de ne plus en désirer aucune. Gourmandise singulière. Tu disparaissais entier dans l'abri de mon ventre. Je me réduis à rien alors, élevé, fiché. Ce que tu me murmures doucement appelle le silence. Grand tamis du poème sous la douche. Tu te penches. Ou alors : tu t'endors. L'orgasme des mots, rots secs de l'excès.

Trace encore ton sillon, une voie, plaie vivace. Creuse ta douleur, assoiffe ta soif, ma fente, pour donner voie à ce qui vient. Cela se fait prier : demande à accoucher. Râle. Et tu cries dans le noir. Territoire de l'amour. J'embrasse ma paume. Je reste dans la chambre, en silence. Passe l'âme à la moulinette, charge les piles de mille et une énergies morcelées recomposées. Au milieu de la nuit, ton doigt dans le noir et ta voix. Un rêve d'éventail. Solaire. Seul à seul avec toi. Petit-déjeuner au lit. Petit plaisir du jour.

Plongé dans le délire, avec d'autres rapports au temps, au corps. Tu existes, toi, prolongement de mon poing? Dans ma tête se forment des mouvements d'ondes, étendus et détruits à la fois. Charivari intense de grelots. Maintenant, ça sonne à la porte d'entrée, ou alors je rêve. Expirer. Dans cette chambre cloîtré, en prière. Extase. Juste envie d'une douche froide, de musique forte, lente belle et pleine de grâce, Pachelbel : les canons ou Mozart, Arvo Pärt ou des chants de Taizé. Eminem, de la coke, peut-être. Je m'en fous. De l'encens, des épinards. Un livre aussi : Simone Weil, la pesanteur et la grâce. Dans l'abri de mon corps, recueillir et ouvrir. Territoire de l'absence. Fuir, feuilleter encore. Remonter ces draps sur ma tête. En adoration. Le vent.

Mâchonner la mie mouillée de l'âme. Aller au fond de la douleur, de la solitude, dans le puits du duvet, creuset du coton. Prendre la grande part du repos. Autant que ce soit net, bien tranché ; que les lignes soient franches, les contours bien dessinés. Je n'ai pas grand-chose à mettre sous le matelas. C'est ouvert maintenant. Arriver au soir, repartir le matin. C'est fort et lumineux. Pas envie de ceindre mon désir. Grandeur absolue. C'est à un niveau souterrain que cela se joue. Il y a chez moi le vide et le trou, l'héritage de la blessure. Les noeuds et les points d'interrogations. Vriillé. Un refus qui donne envie de s'allonger. C'est là que cela fait du bien. Le lit encore. Et écouter encore, et accueillir encore. Et renouer ce que le christianisme ou la morale ou le puritanisme ont délié. Et tout, ainsi, maintenant, coule ainsi doux et profond. La salive et ma paume. L'animal que je suis a besoin de petits points allumés dans la tête, de poils dressés. Pores pleins comme puits d'humidité. De ta présence et percussion pour créer un volume de respiration. Enfin : couper le souffle comme un interrupteur. Strangulation. Je t'hallucine. Ce que tu dis est l'envers d'un refuge. C'est une plaie. Tu viens et reviens. Fort. Comme quand je rentre dans un livre à en avoir mal aux os. C'est bien le bain chaud avec toi dans ma tête. Après, je glisse ailleurs. Je ne m'accroche à rien, glisse vers le haut, comme happé par l'espace. Le trou. Et ça fume et tangué doucement. Nos chemins sont parallèles, si proches. Ils se touchent, s'entrelacent. Ainsi, en boucles encore. Retour au lit. Chaud. Marchant un peu bancal et de biais.

C'est un mouvement qui m'attriste et me réjouit. Je te sens loin, puis proche. Larmes aux yeux puis le rire. Mon échine qui pique et ploie. Je t'envoie des petits bris de bois ramassés sous la neige, avale le vent, la mer. Couleuvres molles. Cela qui est difficile mais mouvement aussi : vent léger. Perforer. Poinçonner. J'ai pris de la distance, remis du plastique, repris mes affaires, gelé les espaces. Je ne sais plus recevoir ta générosité. Pire, elle me gêne. Je ne sais plus y répondre, sinon par la fermeture, la distance. La douceur j'en veux, oui. Le bon avec toi, je veux. Mais aussi mettre fin maintenant. Te mettre à distance et me mettre à l'abri. Et dans la cale de planches sortir le mètre jaune pour mesurer la distance entre les parois serrées.

Je t'aime. Cela ne se traduit pas en actes (vase des fleurs, vide d'eau, et chocolats). C'est loin des images de l'amour et des films à l'eau de rose (écran neige de la télé, me suis endormi devant). Je t'avale. Amour de, dur amour et bandé.

Amour de je-ne-sais-plus-trop-quoi non plus. Amour, maintenant. Se disjoindre sans se détruire, possible? Laisse-moi - trique - ressortir. Entrer : désir de toi dans la peau. Tu es autre. Refus du tiède, de l'entre-deux. Fuck me maintenant : territoire ravagé. La vaisselle brisée sur le sol. Ton moteur caché sous l'absence des mots. Je ne peux plus me passer de toi. Le territoire qui me fait du bien, fait mal. Je me demande si je rêve ou dessine. Pas le moment d'en faire de la littérature, non. Risque pour la santé, risque : absorber. L'équilibre et les autres sont réels, pas toi. Tu es un outil de bonheur. Point. Les deux pouces, mécanismes de défense, le processus de deuil déjà bien entamé, t'extraire. Fuck You. M'en sortir. Mieux vaut se quitter mon bonheur, ça fera moins mal, et au moins - abstinence - il y aura une possibilité de se retrouver plus tard, s'empoigner, plutôt que de demeurer dans l'entre-deux, désorientés. Rêve ou réalité? Le tiroir. Claquer. Fermer de l'intérieur. Renoncer.

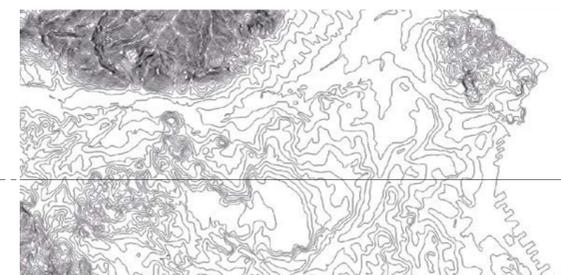
Regarde mes paumes ouvertes, mes mains levées. Pour me détacher je dois aussi dissimuler l'entrée du terrier, l'enterrer. Désir du tissu, de la tendresse, des aisselles. Je ne te prends pas de haut, non, ni tout ni rien et ne te prends pas pour tout. Il y a une infinité de bipédie dans le monde. Et tout part d'en bas. S'il te plaît, ne saisis pas cela contre toi. C'est un mécanisme de défense, d'éjection, oui. Pas utile pour se faire du mal. Me retirer, te quitter, dans un désir de protection simple, de courage des noeuds et des scars et ciao : Dehors. Mécanisme de défense à démonter. Coûteux.

Ne prends pas cet élan de sortie contre toi. L'enfermement, c'est dans ma tête, seulement en lien avec toi, la situation. Ce n'est pas de plus haut que ça vient. Ce sont mes noeuds. Ouvert sur la table de la cuisine, le poulet froid déballe. À fourrer d'abord de marrons puis confiture de fraise. Ne plus sortir, ne plus sortir, ne plus. Enfourner. Aborder maintenant la question du pouvoir, entre nous, et du genre : pas toute claire. Mais quelle connerie de la vouloir ou claire ou résolue, ou inexistante. Tu as raison sur tout, je te crois pour la crise. Mais ce n'est pas le genre qui est en cause c'est la domination. C'est ainsi. Et je pourrai aussi en écrire, sur ton anxiété de la distance, d'être soumis alors que tu as le pouvoir. Tu dis eau, savon, eau, savon. Mais assez. Un mouchoir d'alcool pur sur ton nez. Silence maintenant. Et tant pis pour le cuir, les attaches.

Heureusement : Hocquenghem, *Screwball Asses*, et Guattari, 73. Et Marco Vidal : *Fist*. Et Dennis Cooper : *Le cul est un visage qui ne te juge pas*. Je me rabats sur la solitude et j'écris. Je me vois par tes yeux. Je n'arrête pas de pulser, au contraire, je cherche l'air. Je ne pleure pas. Personne avec qui le faire ici, là, ni dans la chambre ni dans le lit, mais ça viendra peut-être. J'espère. Je crie Fuck You, Fuck me c'est bon, ça libère. Je dors. Les voisins tapent sur les parois maintenant. Je souris.

Mon cul est loin maintenant. Godemiché mon amour.

S.T.



Aude Seigne

Fusion, décembre en Laponie

Quarantième heure de train, dont presque mille kilomètres de sapins enneigés, alignés le long du tracé comme des fantômes curieux. Depuis l'aube, un liseré rose s'est posé sur l'horizon, et il ne fléchit ni ne s'accroît, il borde, souligne cette perpétuité d'arbres tous terrains. Je pense à la taïga, que je n'ai pourtant jamais vue, je pense aux Groenlandais dont un voyageur disait : « Ils n'ont aucune idée de l'immensité qui les entoure. » L'homme est appuyé contre la vitre, ausculte le paysage. Mais le train ronronne et filtre, ne laisse passer du monde qu'une seule donnée sensorielle – la vue – alors qu'il est perméable à tous nos réseaux de communication et possède même son propre wifi. Sur internet, j'apprends que les sapins culminent aujourd'hui à -28 °C. Je les contemple de l'autre côté de la vitre, avec quarante-cinq degrés de plus.

Il a fallu sortir, mettre le pied sur des paquets de neige qui recouvrent uniformément le végétal comme l'industriel. On rit, on s'étonne de ne pas sentir brutalement le froid s'engouffrer dans tout notre être, encore réchauffés par les kilomètres de train. Alors on marche, nos vêtements se figent, nos muscles se crispent. Nous entrons dans l'hôtel comme on surgirait à la surface de l'eau pour reprendre son souffle au dernier instant possible. La chambre tiède, luxueuse, paraît cependant froide, je mets d'autres couches de vêtements, on ressort. D'où peut bien me venir ce plaisir à me laisser atteindre par l'extérieur jusque dans ma chair ? Nous marchons une heure, mes pommettes gèlent, mon souffle cristallise l'air en suspension. Puis on rentre, dort, ressort, repart, prend des bus, des trains et des hôtels, pendant trois fois vingt-quatre heures qu'on ne peut pas qualifier de trois jours, trois fois quatre heures de lumière par jour, trois fois quatre heures de liseré rose sur un paysage blanc, un ciel bleu pâle et de brefs accès de soleil jaune qui incitent à tendre la joue. On sent alors la chaleur faire monter de quelques degrés la température à la surface de l'épiderme. Trois jours de jeux entre la lumière et l'obscurité, entre les rares rayons de soleil et le froid interstellaire cryogénique pulvérisé. Jusqu'à cette nuit de glace.

On attend sur le trottoir. On pense que c'est le trottoir parce que la neige est tassée à cet endroit, qu'elle est ensuite moins tassée sur quelques dizaines de centimètres avant de s'affiner à nouveau pour laisser la place aux empreintes des voitures qui signalent invariablement la route. À la limite du trottoir, des boîtes métalliques perchées sur un long pied ressemblent à de mystérieux parcomètres. Ce sont des bornes électriques, nous expliqueront les gens de ce pays, qui contiennent des câbles pour faire démarrer les moteurs en hiver. Ici la vie s'organise sur deux axes, celui des saisons, puis celui du *dedans* ou du *dehors*. L'hiver, ces deux-là sont antinomiques, imperméables, inconciliables. Il y a la vie de l'intérieur, charme clos de décoration molletonnée, de cheminées et de boissons revigorantes. Et il y a la vie de l'extérieur, magie dégradée de bleus immobiles. Entre les deux, un sas où l'on s'équipe pour changer de monde. À cet instant, je fais les cent pas sur le trottoir et cela prend l'allure d'une expédition. Un bus arrive, nous montons, il roule vers le Nord. Nous nous enfonçons dans d'autres nuances de noir.

Je regrette souvent la dose de réalité qui s'implante dans les lieux longtemps imaginés avant un voyage. Tout ce qu'on a pu projeter se retrouve alors écrasé par une expérience réelle, la multiplicité des possibles remplacée par une vérité des sens inscrite dans la mémoire. *Je croyais que ce serait comme ci ou comme ça, finalement c'était comme ça.* Et c'est tout. C'est passé en un instant. Mais avec ce bus, c'est différent. Je me rappelle mon inquiétude d'avant-voyage en même temps que la réalité du voyage. Je ne savais pas comment se passerait ce trajet, comment nous parviendrions à notre abri de glace, si j'allais être excitée, effrayée ou agacée de m'infliger une telle expérience. Quand l'homme avait dit « On pourrait passer une nuit dans un de ces hôtels en glace ? », j'avais répondu « Bof », dit que c'était « un truc à touristes, une arnaque pour beaufs », j'avais dédaigné ce choix que je sentais pourtant poindre chez moi. N'empêche que si le touriste est étymologiquement *someone who is touring*, c'est exactement ce que je suis. Quelqu'un qui fait des tours

sur la planète, polygones aux formes plus ou moins cocasses qui ont toujours un repère commun : la Suisse. Pour ce tour arctique, j'avais oublié que tous les hommes sont égaux devant les lois de la physique, et qu'un touriste y est exposé aux mêmes conditions climatiques qu'un autre. Je suis dans ce bus avec l'homme, et les touristes, et j'ai peur, et je suis impatiente, et nous nous enfonçons tous dans la nuit comme dans un tombeau, aussi magnifique soit-il.

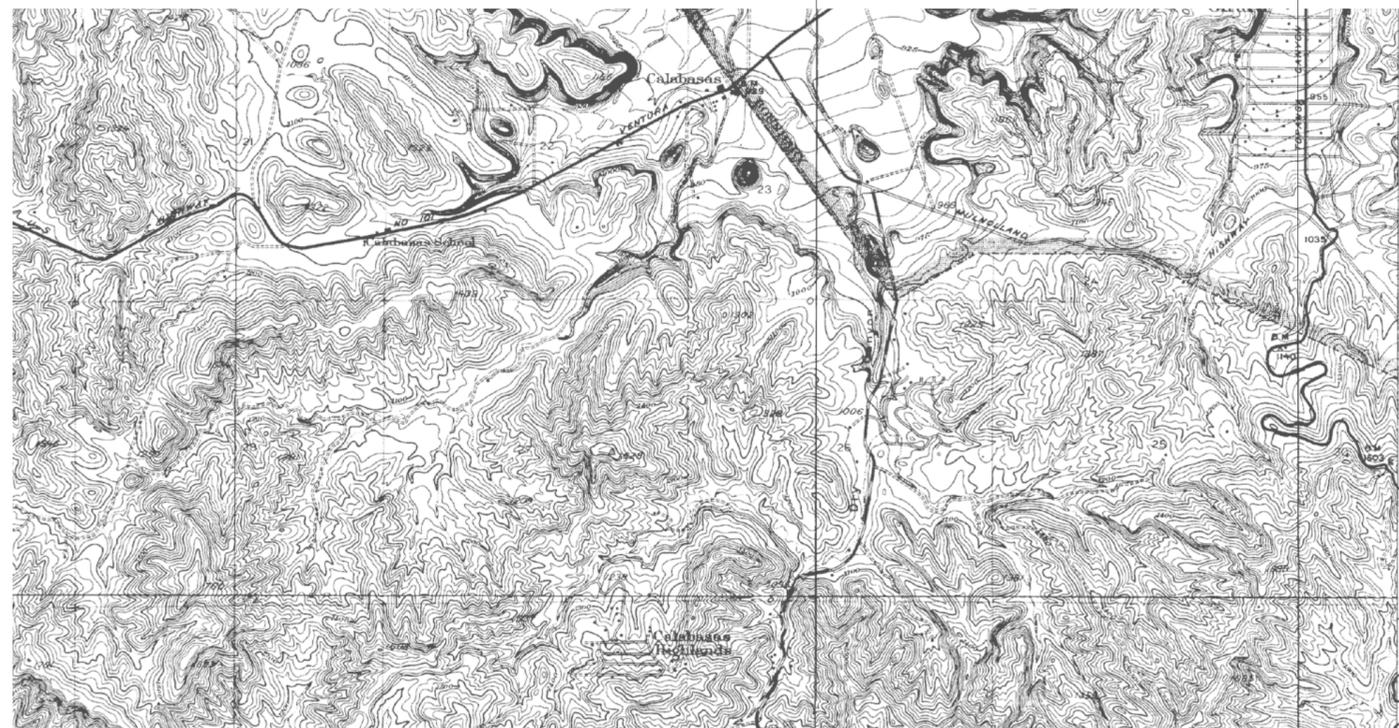
Pour construire cet hôtel, on a joué avec ce que la terre offre de strates et d'éternité, on a retourné les éléments, on les a recombines. Il y a un lac qu'on ne discerne même plus tant il a gelé puis s'est couvert de neige, se transformant en plaine parfaitement plane. Chaque année l'humain attend cet état de la matière, puis découpe une partie du lac en blocs de glace et les dépose sur la terre ferme, elle aussi recouverte d'épaisses couches de neige de toutes densités. Aux alentours de Noël, le bâtiment est achevé : une série de petites chambres monacales, des suites décorées par les étudiants en art de l'université la plus proche, un restaurant, un bar dont les verres en glace fondent dans la commissure des lèvres. L'ensemble est recouvert d'un toit, tout est construit dans la même glace du même lac, et dans cette vie hôtelière, cette vie bâtie pour épater, amuser et jouir, tout est fait de glace et de neige à l'exception des matelas.

On se promène au clair de lune, aux étoiles éclatantes, à la surface du lac d'où s'élèvent une brume inexplicable, un vent léger qui balaie la neige aux allures de tempête d'étoiles. On s'éloigne des rives, on est seuls au monde, debout sur ce lac comme dans l'œil d'un cyclone. Mais les heures passent, il faut bien dormir quelque part. Nous rentrons dans notre chambre de glace, sans porte, sans meuble, sans bruit. J'enlève quelques couches de vêtements, je me glisse dans le sac de couchage,

je serre le cordon autour de mon visage. Depuis des mois je songe à cet instant. Je me love dans les recoins du monde, dans les plis de la planète, sous un morceau de duvet terrestre que l'humain a légèrement retourné. Depuis des mois une question seule se trouve au centre : aurai-je froid ?

C'est à cet instant que je comprends l'inanité de la question et la simplicité de la situation. Allongée dans cette chambre de glace, j'ai la perception soudaine et intime de tous les corps, célestes, humains, minéraux, qui comme moi ont leurs propriétés de masse, d'état, de température, osmose précaire et organique de toutes les parties du monde qui s'influencent et se mêlent. Depuis des mois, je n'ai pas cherché l'aventure ni l'insolite mais j'ai cherché à créer cette situation où je ne serais qu'un corps parmi d'autres corps, soumis aux lois de la nature, semblable en cela au parachutiste mais différent de lui par les propriétés physiques mises à l'épreuve. Je ne rêve pas de grandiose, j'abhorre le vide et l'empressement, mais la fusion avec le monde est mon péril le plus tentateur, pour les sens comme pour l'esprit. Créer cette situation, c'est un peu s'approcher de l'abîme, regarder en bas, se dire qu'on pourrait tomber. Je me prends à divaguer dans ce vertige, à songer que le sac de couchage, mes vêtements et ma peau constituent l'unique barrière contre la dissolution, contre une mort qui résulterait pourtant d'une mise en situation choisie. Je ferme les yeux. Je suis entourée de glace. J'ai froid.

A.S.



Guy Chevalley

Pluie en parenthèse



On dirait la vieille-ville, mais ce n'est pas la vieille-ville. Je croyais naïvement que ce bastion en terrasse – comme c'est bien dit – constituait une promenade médiévale, miraculeusement préservée, et qu'il s'agissait d'un vieux rempart toujours debout, un pendant nord-est de la Treille. Mais non. Tout est faux, du moins dans le rêve. Tout n'est pas vieux, pas si vieux, tout date des années 1940. Je ne sais pas au juste ce qu'il reste du quartier de la Madeleine, le vrai quartier, si ce

n'est le temple de la Madeleine – je suppose – et la Taverne du même nom où se réunissaient les alcooliques anonymes et les féministes des années 1960 – coïncidence. Pas loin, un vieux carrousel tourne d'éternité dans l'esprit des enfants sur la place – des gosses de riches. Enfin, seule la Taverne est encore localisée dans l'ancienne rue de Toutes-Âmes, au numéro 20. Lieu abstème et vivant.

(Et moi je n'y suis jamais allé. Ni à la Madeleine, ni au carrousel. Je suis entré une seule fois dans la Taverne. J'y ai consulté de vieux documents pour un mémoire, j'ai aperçu de vieilles gens, je me suis senti une vieille âme, je l'ai arrosée de café vite expédié pour ne pas le renverser. Je n'ai pas tout compris. J'écrivais au crayon pour éviter de marquer les plans mis à ma disposition.)

Le bastion est une terrasse et, sous la terrasse, il y a un abri. L'abri tel qu'on l'imagine sans doute quand on pense aux abris. Ceux de la Seconde Guerre. J'imagine des bancs, des poussières, des anxiétés. J'imagine des portes closes qu'on ne rouvrira plus. Cet abri date du remaniement de la place de la Madeleine dans les années 1940 – il est antique, il est anti, il est antiaérien. Son rôle est clairement signalé sur la clé de voûte qui surmonte l'une de ses portes. C'est une sculpture d'un goût exquis : elle représente un obus devant la cathédrale Saint-Pierre et l'Île Rousseau – plus explicite tu meurs. Mais j'aime sa présence discrète et mystérieuse. On s'applique de nos jours à démanteler les lieux, en vue de créer un centre d'art. Une amie a passé un concours de fous pour le diriger – les RH ne savent plus quoi inventer. L'obus lui est tombé dessus alors qu'elle en était rendue au un contre un – avec nos salutations les meilleures, comme on dit.

Et moi je n'y suis jamais allé. Dans cet abri, j'aurais bien voulu entrer – pour voir. C'est chasse gardée. Quelques fonctionnaires de la Ville doivent avoir les clés et passer pour nettoyer, vérifier, crier dans le vide que tout va bien. Et la mort soupire en attendant ses enfants qui ne rentreront pas. Bientôt, elle calera ses fesses entre deux expos et trois petits fours.

On accède à la terrasse par quatre chemins, cinq si l'on est chanceux. Il y a une petite volée de marches qui montent depuis un bar – il a fermé, le bar – longeant le rempart depuis la rue de la Fontaine. Il y a une grande volée de marches, c'est le bas de la rue des Barrières. Il y a l'autre bout de la rue des Barrières, où l'on se glisse sous une passerelle en bois habitée – j'ignore le mot qui désigne l'édicule, ce tour de passe-passe entre deux vieilles baraques. Il y a l'escalier qui conduit à la rue de l'Évêché, près de la cathédrale. Enfin, il y a un portail fermé à clé qui doit donner dans la Taverne de la Madeleine – c'est une hypothèse probable.

Et moi j'y suis allé tant de fois. Par tous les chemins qui s'offraient à moi. On m'y emmenait enfant, pour la fête de l'Escalade. Nous nous faufilions en famille dans les rues étroites, les anciens passages, presque secrets, ceux que la garde empruntait. Je regardais dans la nuit défiler les hallebardes, au son des fifres et des tambours. Ça me tapait dans l'estomac. Le souffle froid de ces expéditions saura toujours réchauffer ma mémoire.

C'est un monde de gris – faut le dire. Le sol et les pavés ne se distinguent pas. C'est la même carapace étendue sur la bête qui dort, le même alliage d'un bijou qui scintille, incrusté au sommet d'une petite colline. Autrefois, une bande herbeuse rectangulaire s'y découpait, plantée de trois arbres dont j'ignorais l'espèce – moi et la botanique. On les a remplacés par des gazons aux formes aléatoires, censées casser la régularité de cette terrasse aux angles morts. En hiver, les tuyaux d'arrosage sont visibles, faute de végétation – on dirait du réglisse à n'en

plus finir, je déteste le réglisse. Il y avait des bancs, aussi. Je ne sais pas s'ils ont survécu à la modernisation.

Et moi j'étais là pour ne pas regarder au-delà. Je voulais m'arrêter à cette place. Peu m'importait la vue sur les toits, le clocher de la Madeleine, le carrousel. On aperçoit même la pointe du jet d'eau, je m'en suis rendu compte l'autre jour. C'est la boussole des gens d'ici, dont l'aiguille blanche pointe au hasard de l'urbanisme, par-dessus les bâtiments.

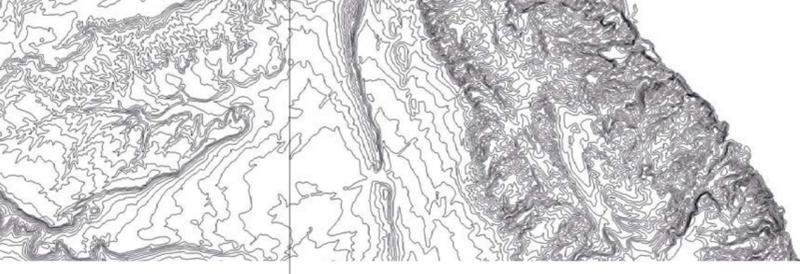
Derrière la place, au fond de la place, juste avant – je ne sais que dire – s'offre un recoin abrité de la pluie où l'eau coule quand même : on y trouve trois mosaïques allégoriques. Le Rhône, l'Arve et Neptune – ces trois-là n'ont rien à voir avec l'histoire, mais j'aime les cours d'eau cachés qui refont surface, et plus encore ceux qui ne refont pas. Le recoin n'est pas bien grand, peut-être un mètre de long, peut-être un mètre de large. Le soir doivent s'y réfugier, s'il pleut, quelques trainards épris de marie-jeanne ou quelques demoiselles catholiques logées dans un respectable foyer d'étudiantes – je parie ce que vous voulez qu'elles gloussent, fument et sortent en cachette – qui a ses quartiers non loin. Ils s'y croisent d'abord, s'y retrouvent ensuite.

Et moi j'y étais seul, vraiment seul, au point d'imaginer que je ne l'étais plus. J'avais un berlingot de jus d'orange, un pain au chocolat, et je me disais qu'il devait bien y avoir quelqu'un dans ce monde avec qui partager mon petit festin boulanger, volé au devoir. J'aurais dû être en cours, à l'université. J'accordais sans remords des égards à ma solitude.

J'étais dans mon coin. Celui de la terrasse Agrippa-d'Aubigné. Le souvenir ne serait peut-être pas le même s'il n'avait pas plu, ce matin-là. Si je n'avais pas eu besoin de m'arrêter. S'il n'y avait pas eu le nom de ce vieux protestant – ce respectable protestant. Je me confondais dans la grisaille ambiante. Je hantais mon enfance. Je n'étais pas pressé de repartir. Et j'écoutais longtemps la pluie marteler près de mes pieds, parapluie abandonné, avec le sentiment d'être d'ici, profondément, et que cela vaudrait tous les ailleurs.

Et moi j'étais heureux qu'il pleuve, heureux d'être seul dans le coin de la terrasse, et que la pluie éloignât de moi les âmes qui auraient pu passer par ici. C'était une parenthèse, dans tout, que j'avais taillée au cœur de ma ville et où je dégustais seul le désir d'être deux.)

G.C.



Guy Poitry

À Kanazawa

À Kanazawa...

J'ai toujours du mal à prendre le départ. Dans les voyages comme dans l'écriture. Je suis plutôt sédentaire, angoissant à chaque déplacement, ne rêvant que de poser mes valises. Et pourtant bougeant sans cesse, mais à la même place: assis, couché, les pieds qui remuent, les orteils qui frémissent. Comme prêt à fuir; comme n'étant jamais à l'abri de rien, nulle part, et donc renonçant à partir, où que ce soit, pour quoi que ce soit. Mais frétilant sur moi-même; nerveusement; ici même d'ailleurs, en ce moment, à ma table de travail, tandis que j'essaie de commencer ce texte qui doit parler d'un autre part...

À Kanazawa...

J'ai fini par me laisser entraîner. Et si j'ai toujours autant de mal à m'en aller, je me suis mis à aimer le fait d'être ailleurs. Très loin parfois. Il est vrai qu'alors je voudrais rester au même endroit; une chambre d'hôtel. Et de temps en temps un regard par la fenêtre, vitre close, sur un paysage plus ou moins éloigné qui n'en excéderait pas le cadre. J'ai besoin d'un cadre, de quelque chose qui donne forme, à ma vie comme à mes écrits...

À Kanazawa...

Mais il me suffit d'être là-bas; un nom, me dire qu'il correspond au lieu où je me trouve...

À Kanazawa, au Japon...

Et j'envierai des signes, à l'Europe d'où je viens. Des cartes postales, représentant tel site, tel monument, telle œuvre qu'on trouve en tel musée... Je me sentirai donc contraint d'aller les voir; presque moins pour les avoir vus que pour justifier le choix de cette image au dos de laquelle j'aurai écrit quelques mots, signés de mon nom, avec l'adresse d'un parent, d'un ami. Mais avant de quitter ma chambre d'hôtel, j'aurai pris soin de sortir un plan, une carte de la ville; d'étudier le quadrillage des rues, de repérer les lieux à visiter, de redéfinir tout l'espace en fonction des points par lesquels je me propose de passer.

À Kanazawa, sur la côte ouest du Japon, mais sur ce qu'on désigne ici comme la «mer de l'Est», le bureau du Tourisme et des Échanges a édité un petit guide de voyage, qui existe en version française, et qui vous livre toute une série d'informations, avec des conseils explicitement présentés comme «amusants». Ses auteurs ont visiblement compris qu'on puisse être dépaysé, et même craintif, en s'aventurant en des terres qu'on ne connaît pas, où les gens ne parlent pas votre langue.

Je ne visite pas un pays pour y rencontrer des gens. J'en ai parfois des remords. Je m'en console en me disant que dans

la Genève où je vis, je croise quasiment tous les jours des hommes, des femmes, venus d'un peu partout sur la planète; et que je ne m'arrête jamais pour nouer une relation, ou ne serait-ce qu'échanger quelques mots, savoir pourquoi ils sont ici, même dans les cas où je me doute bien qu'ils y ont cherché refuge (et ne l'ont peut-être trouvé que très provisoirement). J'y ai fait toutefois quelques connaissances; notamment celle d'un très cher ami japonais, aujourd'hui retourné à Tokyo.

Mais à Kanazawa, je n'ai pas d'amis. Si j'ai pu parler un peu avec des habitants de la ville, c'est à la faveur de la pluie. Nous étions dans un parc, le Kenroku-en, n'avions nulle part où nous mettre à l'abri, quand un homme est venu à nous pour nous proposer, à mon compagnon comme à moi, de grands parapluies qui avaient déjà bien servi, qui tremblotaient un peu, mais qui nous ont permis de faire le tour des jardins, quoique sans beaucoup en profiter, à cause du temps et de la saison qui avait dépotillé bien des arbres de leurs feuilles et ne donnait à voir nulle fleur.

Nous avons alors quitté le parc pour entrer dans le musée d'art contemporain tout proche. Visiter une ville, pour moi, c'est de fait presque toujours, d'abord, visiter ses musées. À défaut de rester dans une chambre d'hôtel, je me rendrai dans l'un de ces lieux clos, sous toit, qui m'offrent une succession de salles, et où je peux me sentir ailleurs sans être pour autant totalement étranger. Plus encore si, sur un autre continent, j'opte pour un musée dévolu aux «beaux-arts», au sens occidental du terme.

Mais à Kanazawa comme un peu partout, «l'art du XXI^e siècle» fait en sorte de se démarquer des «beaux-arts»; de piétiner même cette conception du «beau», dans certains cas; ou de désorienter, de conduire vers des ailleurs inattendus, ou attendus à d'autres fins. C'est ainsi qu'il m'a conduit aux toilettes. Je cherchais vainement sur le plan du musée l'endroit où devait se trouver l'œuvre d'une compatriote: un gardien compatissant m'a montré la porte des W.C. J'ai cru à un malentendu; il insistait avec l'un de ces sourires dont on ne sait s'ils sont de pure politesse, ou complices (mais qui ne se permettent jamais d'être moqueurs, du moins ouvertement); j'ai donc poussé la porte, en pensant que si la visite du temple Myōryūji était aussi amusante que le guide municipal l'affirmait, celle des toilettes du musée pouvait bien l'être aussi.

Je n'ai pas été déçu. Pipilotti Rist leur a en effet rendu un singulier hommage. Dans celles des hommes (mais je suppose qu'il en va de même pour celles des femmes, à quelques détails près peut-être), elle a installé un autel, avec trois cristaux et une

installation vidéo qui célèbre la transformation des aliments, à l'intérieur du corps, en sang, larmes, organes, matières diverses... avec des mots de gratitude envers tous les phénomènes d'excrétion. Il faut dire que les lieux d'aisance japonais méritent réellement leur appellation: leur propreté, leur technicité (qui réserve parfois quelques giclantes surprises) en font un endroit où l'on serait prêt à trouver définitivement refuge.

Mais même à Kanazawa, même dans ce Musée d'art qui a fait le pas du XXI^e siècle, on ne peut rester indéfiniment aux toilettes. Et j'ai repris le parcours que j'avais interrompu.

À Kanazawa, plus qu'en aucun musée que j'aie visité au monde, la circulation de salle en salle est ordonnée. Il y a bien sûr une numérotation. Mais dans chaque embrasure par où vous quittez une salle, se tient un surveillant ou une surveillante, qui incline cérémonieusement la tête à votre passage. On croirait à un geste de pure courtoisie, s'il n'y avait dans ce mouvement une orientation particulière, qui vous fait comprendre discrètement que sortant d'ici il vous faut entrer là. Cédant à un élan de curiosité irréfléchie, je me suis laissé attirer par quelque objet dans la salle 9 alors que je venais d'arpenter la 6: j'ai senti une main légère se poser sur mon bras, qui cherchait à m'entraîner du bon côté, le saut des nombres étant par trop audacieux. Il est vrai que la souriante demoiselle n'a pas insisté quand je lui ai fait comprendre, par gestes, qu'il y avait là en face quelque chose, quoique à peine entrevu, qui me séduisait davantage que l'inconnu d'à côté. Et ce rappel à l'ordre, qui m'aurait irrité partout ailleurs, se voulait rassurant, et l'était, agréablement: vous ne vous perdrez pas; nous sommes là pour veiller sur vous.

Je suis assez vite rentré dans le rang, me pliant au bon ordre des salles, regardant comme il fallait regarder: une œuvre, une notice explicative, l'indication d'un titre parfois, toujours un nom d'artiste, tournant en carré plutôt qu'en rond, mais finissant par accorder plus d'attention aux visiteurs qu'à ce qui était censément soumis à mon regard. Un public très jeune, qui déambulait ici comme je l'avais vu quelques jours plus tôt là-bas, à Tokyo, dans les temples aux premiers jours de l'an, accomplissant les rites prescrits en ce lieu-ci comme dans les autres, avec les mêmes rires, le même bruissement, comme si tout n'était que jeu, divertissement. Et j'aimais cette fraîcheur, cette beauté, je contemplais les uns, les autres, garçons et filles (garçons un peu plus que filles), oublieux du reste; je me laissais emporter par leurs mouvements, par ces figures qu'ils paraissaient dessiner au sol à petits pas pressés aussitôt suspendus; et j'allais à droite, à gauche, dansant un peu moi-même, soudain plus léger...

Puis un écart – et cette toute petite salle, intime, jusqu'alors inaperçue, qui pourrait passer pour un bout de couloir si elle menait quelque part; un renforcement d'une exiguïté que je dirais japonaise (songeant à telles chambres d'hôtels où tout paraît être en modèle réduit) avec, comme pour confirmer l'épithète, cette œuvre unique, seule à rayonner mais discrètement, offrant au regard les couleurs du pays telles qu'elles ont pris forme en son drapeau.

Après cet «art du XXI^e siècle» si cosmopolite dans l'ensemble, parfois si racoleur, si envahissant aussi par sa taille, ses volumes, une œuvre à deux dimensions, simplement apposée à

la paroi, à hauteur humaine; une œuvre comme en accord avec le lieu même où je me trouve (à Kanazawa, au Japon) et avec les gens, étant à leur image, presque effacée, de taille si modeste, ne cherchant pas l'effet: un rond rouge en un carré blanc, et ce blanc répété dans un rectangle en son cœur. Comme souriant; comme en attente, mais déjà faisant apparaître autre chose, par le biais de ce rectangle, de cette barre à l'horizontale placée là comme pour suggérer que si une autre venait la croiser à la verticale, si le disque rouge se faisait quadrilatère à angles égaux, alors, avec l'étendard du Japon, je verrais celui de mon pays.

Peut-être est-ce cela, en définitive, qui m'a attiré: cette rencontre inopinée de deux emblèmes, présents ici tous deux, sur cette surface translucide, en même temps qu'absents, car n'étant ni tout à fait l'un ni tout à fait l'autre.

Peut-être est-ce aussi la rupture introduite par ce vers quoi ils pointent, qui m'a soudainement interpellé: dans un musée où les œuvres d'art transcendent les nationalités, la potentialité de ce nationalisme dont un aperçu m'avait été donné quelques jours plus tôt, à Tokyo, autour du temple Yasukuni; mais brouillé par la superposition des deux images, réduit à un tout petit format, rejeté en un endroit incongru (un court dégageant interrompu par une porte vitrée au verre dépoli), et nié dans le même temps.

Car ces lectures n'ont duré que le temps d'un éclair, peut-être même n'ont-elles été que reconstructions a posteriori, en mon esprit, pour donner sens à ce mouvement subit qui m'avait porté là (dans cet espace en quelque sorte déjà hors musée), de manière quasi spontanée, vers ce qui disait justement l'interdiction du sens.

Nul objet d'art, mais un signal. Un petit panneau à la symbolique universelle, rouge et circulaire pour signifier l'arrêt et le recul. Sens interdit. Vous vous êtes trompé de direction. Rebroussez chemin.

Rien d'aboyant en lui pourtant. Donc un peu japonais tout de même, dans ce pays où les sirènes d'ambulances comme les klaxons savent se faire discrets – simples avertissements d'une exquise politesse. On ne m'a pas pris par le bras, personne ne m'a suivi. Je dois être moi-même un peu à l'image de ce que je persiste à contempler: face rubiconde, sourire figé sur dents trop blanches; mais nul n'est venu m'humilier en ce cul-de-sac, où les autres sens que la vue, quoique non interdits, ne paraissent pas être requis: pas de cri, pas de coup, pas d'odeur qui vous repousserait.

Ni même encore quelque chose à voir, d'ailleurs: j'ai fait le tour des salles. Et ces regards qui s'étaient détachés des murs, des œuvres, pour s'attacher à des visages, s'égarer sur des corps, butent à présent sur le vide; les sens qui commençaient à s'échauffer se sont assagis, après cette muette fin de non-recevoir, allusive, où j'entendis toutefois résonner un petit rire – japonais comme il se doit.

Puis faites un tour sur vous-même: la porte de sortie est précisément là, qui vous attendait!

Myriam Marcil-Bergeron

Ces bruissements qui ne doivent pas se taire

Au moment de t'écrire ces lignes, mon frère, une phrase guide le fil de mes idées, une phrase qui a pris forme sous le couvert des érables et des pins. Ce boisé, toi aussi tu le connais depuis presque toujours, peut-être même qu'il fait partie de ces aspects géographiques auxquels ton regard s'est habitué au point de ne plus le remarquer, à force de glisser dessus.

Ce boisé émerge de l'enfance.

Comme si une partie du rapport sensible qui me lie à cet espace s'exprimait dans ces quelques mots, j'y reviens sans cesse. Toutes ces années où, enfant, j'allais m'y promener, je ne me suis jamais demandé comment parler de lui, je n'ai pas cherché à savoir si la municipalité lui avait attribué un nom. Puisque les quelques personnes à qui je pouvais l'évoquer faisaient partie de la famille ou habitaient dans les rues avoisinantes, dire *le boisé* se révélait une indication assez précise. Mais cet automne, quand tu m'as proposé de retourner marcher dans ses sentiers tapissés d'aiguilles de pin, d'aller respirer l'humus qu'il abrite, je me suis aperçue que je ne savais toujours pas comment le nommer.

En survolant une carte du secteur ouest de Trois-Rivières, j'ai appris que même dans une perspective administrative, ce boisé n'avait pas de limites clairement définies ni de toponyme officiel. À partir du parc Rosemont, un mince rectangle vert s'étend sur quelque cinq cents mètres, selon l'échelle de la carte. Il devient ensuite un tracé plus sinueux, qui serpente comme le fil bleu d'un ruisseau, tout aussi anonyme. Non loin et en parallèle s'imposent d'un côté la ligne grise et hachurée du chemin de fer et de l'autre le boulevard de la côte Rosemont. À vol d'oiseau, comme la rivière Saint-Maurice dessine une veine bleue au cœur de la ville, notre boisé devient une échappée entre les rues, une artère verte et vitale.

Ce boisé émerge de l'enfance, je t'entends me demander ce que je veux dire par là.

Avant que tu ne sois né, ta sœur et moi allions l'été cueillir des petits fruits dans les lisières de ce boisé; l'hiver nous ramassions des branches de pin, tombées sous la lourdeur du verglas, pour en coiffer l'iglou que nous avions bâti dans la cour derrière

la maison. Nous ramenions l'odeur du boisé avec nous, ayant joliment gommé nos mitaines et nos habits de neige en cours de route. Toi, depuis que tu es tout petit, tu aimes emprunter avec ton vélo ses sentiers bosselés de racines; au printemps tu chausses tes bottes de pluie et cherches les endroits où la terre semble le plus gorgée d'eau, histoire d'entendre les bruits de suction libérant, presque à contrecœur, le caoutchouc de tes semelles. Malgré tout – c'est sans doute mes yeux d'adulte qui te disent ça –, il fallait de l'imagination pour voir dans cette mince bande d'arbres un boisé, qui répondait plutôt à nos envies exploratrices de rendre les environs de la maison plus sauvages. Tant de choses appartenaient alors au jeu, faisant surgir une immense forêt où certains tas de branches devenaient de véritables tanières d'ours. Peut-être était-ce aussi une manière d'attribuer au boisé un rôle de *frontière naturelle*¹, car entre la rue où nous habitons et le quartier de l'autre côté de la *track* de chemin de fer, nous préférons la limite visuelle offerte par les arbres, même clairsemés.

Il y a longtemps que ni mes pieds ni mon cœur n'étaient allés faire un tour sous les arbres du boisé, trop longtemps que je n'avais pas cherché à les entendre respirer. Sous la chaude lumière d'une journée d'automne, c'est toi, mon frère, qui m'a fait redécouvrir leurs souffles. Me revient encore le son des pas qui glissent sur les aiguilles de pin; le vent dans les feuilles qui jaunissent et se recroquevillent avant de pleuvoir vers le sol. Tu te souviens, cette fois il ne s'agissait pas de nous aventurer dans le boisé en imaginant nous trouver ailleurs; nous y allions avec l'intention de marcher tout l'après-midi sous le couvert doré des arbres, attentifs aux contrastes de l'automne, entre la richesse des coloris et le dépouillement de certains branchages. Nous ralentissions le pas et levions souvent la tête, observions les rayons filtrer à travers les cimes des conifères, dominant celles des feuillus. Après une vingtaine de minutes, nous avons atteint l'endroit qui correspond au bout de la rue de Coubertin, marqué par une brusque dépression du terrain, que ta sœur et moi avions, d'un commun accord, baptisé le Ravin, convenant que nous ne nous y risquerions jamais – mais alors là, au plus grand jamais.

Le Ravin représentait une frontière que nous ne franchissions pas. Nous nous arrêtons sur le bord de la pente, au fond de laquelle nous voyions couler une eau brune, trouble. Dans

cet affaissement, nous comptons les pneus, les carcasses de réfrigérateur, les caisses de bois en train de pourrir, de se mêler aux branches et aux racines. Adossées au tronc des épinettes qui bordaient le Ravin, nous ne voyions que la pollution et préférons bien vite rebrousser chemin. Mais lors de cette journée d'automne, mon frère, tu as pris les devants; tu t'es élancé dans la pente, m'invitant à m'accrocher aux racines, si par hasard je trouvais la descente à pic. Tu bondissais, je pense même que, pour un peu, tu souhaitais te retrouver tout sale bien vite, alors que notre marche n'en était qu'à ses débuts. Après quelques mètres de dérapages semi-contrôlés, j'ai constaté que, si toute la pollution n'avait pas disparu, elle avait cependant diminué. Lorsque j'étais gamine, adossée aux épinettes surplombant le Ravin, j'imaginai les odeurs fétides qui ne pouvaient manquer de s'élever de ce filet d'eau, à cause des nombreux déchets rejetés sur ses bords. J'imaginai les gargouillis d'une écume aux teintes malpropres. En atteignant le fond du Ravin, là où serpente le ruisseau, tu m'as pointé, tout près, un assemblage de planches et de branches ficelées qui faisaient office de pont et permettaient de traverser.

Tu as atteint l'autre versant du Ravin sans un regard en arrière, fonçant dans cette partie du boisé que je ne connaissais presque pas. Nous grimpons et toi, tous les jours si jasant, si pressé de raconter les mille choses dont sont occupées tes journées, tu accordais toute ton attention à ce boisé où nous avons décidé de nous réfugier quelques heures, sans itinéraire déterminé. T'y étant déjà rendu plusieurs fois, tu m'as indiqué les endroits où le sentier offrirait différents embranchements, m'as affirmé préférer ceux qui permettent de rester le plus longtemps possible au bord du ruisseau. Nous avons pris le temps de flâner sur ses bords, de ramasser des brindilles pour les faire tourner entre nos doigts; tu as observé les cailloux, parmi lesquels tu en as choisi quelques-uns pour les lancer dans l'eau, les voir se déposer parmi les autres roches du ruisseau. À tes côtés, je me suis mise moi aussi à chercher des yeux des alevins, des crapauds, en trouvant soudain qu'il s'agissait de la tâche la plus absorbante du monde². J'ai repensé à ces mots de l'écrivain-voyageur Nicolas Bouvier, qui a écrit que nous oublions parfois – sans doute trop souvent – d'accorder au monde la pleine présence qu'il mérite³. Assis tous les deux sur une souche sablonneuse, nous avons laissé les bruissements de l'eau galopant sur les cailloux, le vent qui gratte l'écorce des bouleaux emplir l'espace autour de nous, le rythme du boisé remplacer celui que nous adoptons la plupart des jours, dans les rues du quartier, vers le travail ou vers l'école, en faisant les courses ou en grimant dans l'autobus. Nous étions blottis au creux d'une géographie bruisante, un instant à l'abri du quadrillage et du chronométrage de la vie qui va⁴.

J'y reviens, à cette phrase qui te fait sourire.

Des souvenirs d'enfance se cachent entre les arbres, au détour des sentiers; des frousses sont restées dans l'ombre au pied des épinettes, sur le bord du Ravin. Mais quand je t'écris que ce boisé émerge de l'enfance, ce n'est pas tant une nostalgie qu'une exigence liée à son existence, voire à sa survie, que je souhaite partager avec toi.

En poursuivant notre marche, nous parlions peu, tu

te contentais de m'indiquer des traces laissées par d'autres personnes qui doivent parcourir le boisé en cherchant à le rendre praticable en certains endroits, bricolant à partir des fragments du terrain, avec de la corde et quelques outils, ici un pont, là une rampe le long d'une montée abrupte. Sans connaître l'emplacement exact de ces marques, nous les découvrons une à une, avec plaisir. Tu m'as dit qu'un jour, tu construirais une cabane dans la forêt, loin de la ville. C'était à mon tour de te sourire.

Tu marcheras dans de plus grandes forêts; peut-être que l'une d'elles te parlera au point que tu voudras y établir un refuge, te bâtir un camp où l'essentiel ne sera pas de te protéger du dehors, mais d'en faire l'expérience la plus dense possible⁵. En attendant, notre boisé est là, dans la fragilité des espaces sans nom où des ambitions routières et immobilières surgissent parfois, déracinant des couleurs, des senteurs, des bruissements. Mon frère, nous retournerons y marcher, nous saluerons ceux et celles qui, comme nous, le parcourent et essaient de préserver l'une des artères vertes et vitales faisant battre le cœur de la ville. Nous parlerons de lui, nous le garderons vivace dans notre manière d'être au monde et nous ne le laisserons pas sombrer comme un lointain souvenir, dans un coin de mémoire.

M.M.B.

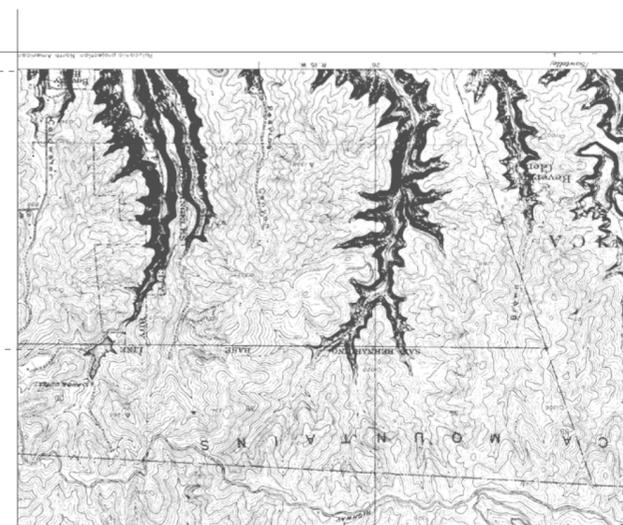
¹ C'est Thierry Hentsch, dans son essai *La Mer, la Limite*, qui rappelle que notre rapport à la notion même de limite se joue de manière très visuelle. Il écrit: «Penser "frontière", c'est voir une ligne se dessiner dans notre tête. Mais nous préférons encore que la géographie s'en charge. On aime à dire que les crêtes, les cours d'eau constituent des frontières "naturelles".» (Montréal, Hélotrope/Conjonctures, 2006, p. 19.)

² Nicolas Bouvier, *L'Usage du monde*, Paris, Payot & Rivages, 2001 [1963].

³ Nicolas Bouvier, «Routes et déroutés. Réflexions sur l'espace et l'écriture», in *Revue des sciences humaines*, n° 214, 1989, pp. 177-186.

⁴ C'est aussi ce que le voyage implique de refuser selon Michel Onfray, dans sa *Théorie du voyage. Poétique de la géographie*, Paris, Le Livre de poche, 2007, p. 15.

⁵ Jean-Paul Loubes, *Traité d'architecture sauvage. Manifeste pour une architecture située*, Paris, Éditions du Sextant, 2010, p. 98.





le persil journal, numéros 112-113-114, hiver 2015-2016

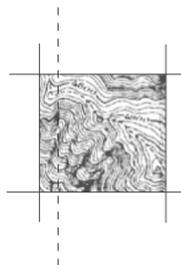
Réalisation : Anne-Sophie Subilia & Guy Chevalley

Mise en page : Daniel Vuataz

Cartes : Los Angeles County Historical Topographic Maps/
Agence d'Urbanisme de l'Agglomération Marseillaise

Les auteurs gardent tous leurs droits sur les textes et les images

© pour le journal le persil
Marius Daniel Popescu
Avenue de Floréal 16, 1008 Prilly, Suisse
Tél : +41 21 626 1879
Email : mdpecrivain@yahoo.fr
Abonnement, 12 numéros : CHF 55.-
Compte postal : 17-661787-4



Association des Amis du journal le persil
Président : Daniel Rothenbühler
Vice-président : Dominique Brand
Secrétaire : Vincent Yersin
Caissier : Daniel Kamponis
Email : lepersil@hotmail.com
Compte postal : 17-743406-0

Ce numéro triple a été publié grâce au soutien

de Sandoz – Fondation de famille, de la Fondation Jan Michalski,
de Pro Helvetia – Fondation suisse pour la culture, du Canton de Vaud,
de La Loterie romande et du Pour-cent culturel Migros

Imprimé en Roumanie par S.C. TIPOTEX S.A.. Tirage : 1200 exemplaires